

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

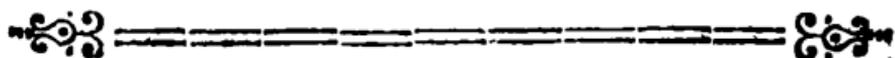
DEDIÉ AU ROI.



JUILLET 1751.

NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C . L I .

100

100

100

100

100

100

100

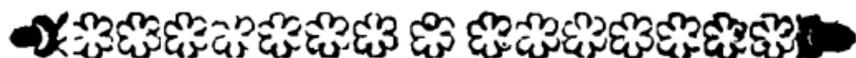
100



JOURNAL

HELVETIQUE,

JUILLET 1751.



DIALOGUE III.

Entre SOCRATE & DEMEAS *simple*
Citoien d'ATHENES.

DEMEAS. JE suis charmé de vous rencontrer, *Sage Socrate*; Mon dessein étoit de vous aller voir, pour vous faire mille remerciemens du grand service que vous avez rendu à vos Concitoiens: Plusieurs d'entr'eux m'ont expressément chargé, de vous en marquer leur juste reconnoissance.

SOCRATE. Je ne puis recevoir vos remerciemens, que vous ne m'appreniez la nature de ce Service. Je ne me rapelle rien qui mérite ce nom; moins encore une pareille démarche.

DEMEAS. Cette modestie est digne de vous. Nous favons cependant, à n'en point

douter, que le Sénat avoit formé certains projets, qui ne tendoient pas moins qu'à saper nos droits & nôtre liberté; peut-être même nous réduire à une espèce d'esclavage: Mais que par vos sages conseils, vous avez si bien éclairé quelques Sénateurs de vos Amis, qu'ils se sont oposés fermement à toute innovation. L'on ajoute que ces Projets sont tombez; mais il n'y a que trop à craindre qu'ils ne soient que suspendus.

SOCRATE. En vérité je ne comprends rien à tout cela. Expliquez vous mieux, sinon je ne puis m'empêcher de vous dire, que ce n'est qu'une terreur panique, ou plutôt un bruit artificieux de quelques Mécontents, qui se plaisent à énuvoir des Particuliers qui vivent à l'ombre de nos Loix. Ces sortes de procédés ne sont malheureusement que trop ordinaires parmi nous. Je puis bien vous assurer, qu'il n'est rien parvenu à ma conoissance, qui marque aucune intention de la part du Sénat, de faire quelque changement à vos droits; vous devez m'en croire.

DEMEAS. Mais nous ne pouvons pas donner un détail de choses que nous n'avons pû voir par nous mêmes. Ne fûit-il pas que ce soit un bruit répandu? Quand il seroit un peu outré, ou même en partie faux, n'est-

n'est-il pas toujours bon de se précautionner, de manifester qu'on est averti, de montrer les dents, afin d'arrêter le cours de ce que l'on craint? Par cette manière d'agir, on empêche que, dans la fuite, on ne pense à des choses-équivalentes à celles dont il peut être question. Cette précaution est-elle blâmable?

SOCRATE. Fort bien. La prudence la plus conformée auroit peine à s'étendre jusque là. Sans doute, que dans votre Domestique, lors que vos Enfans s'échappent à des mutineries & à d'autres actes qui manifestent leur mauvaise humeur & leur opiniâtreté, vous êtes beaucoup plus disposé à leur faire plaisir, à les caresser, à vous soumettre, sans délai, à leur volonté & à leurs caprices?

DEMEAS. Me pouvez vous croire assez peu sensé pour tenir une pareille conduite? Une éducation dans ce goût là les perdrait infailliblement. Je mériterois d'en être sévèrement repris, si j'en étois capable. Moi qui suis dans une étroite obligation d'agir d'une manière directement opposée!

SOCRATE. Dites moi, je vous prie, vos Magistrats sont-ils vos Pères, ou vos Enfans?

DEMEAS. Mais ils devroient être nos Pères.

SOCRATE. Ils le sont aussi, malgré l'éloignement

nement que vous avez à le croire dans certaines occasions. Cependant, il n'est que trop vrai, que pour des choses de peu d'importance, vous manifestés une défiance outrée, toujours suivie de procédés ofensans, ou peu mesurés. On diroit, à vous entendre, que ce sont des Loups prêts à vous dévorer. Prétendez vous donc, en vous comportant de la sorte, produire sur eux un effet contraire à celui de vos Enfants quand ils vous déplaisent, c'est à dire, que vous parveniez, par ce moien, à captiver la bienveillance & l'affection de vos Conducteurs?

DEMEAS. Je suis de trop bonne foi, pour ne pas convenir qu'il seroit absurde de prétendre que la chose pût-être. Mais si, dans certains cas, on se prive de leurs bones graces, nous arrêtons, par nôtre contenance, les Ambitieux. La crainte retient plus souvent les Homes que le devoir.

SOCRATE. Un principe de cette nature pourroit-être admissible parmi des Homes grossiers & presque barbares, mais je suis pleinement convaincu, que dans un Etat bien policé, où la Raison & la Vertu sont en honneur, ce principe deviendroit, avec le tems, très dangereux: Rien n'étant plus naturel que des procédés ofensans & peu mesurés en fassent naitre de semblables. Une défiance

outrée, peut porter des Hommes outragés à la vengeance, conséquemment à travailler, de tout leur pouvoir, à l'exécution de ce que, par une conduite aussi peu fondée en saine justice, on s'est mis, mal à propos, dans l'esprit qu'on pourroit éviter.

DEMEAS. Les choses ne vont pas si vite. Il faut trop d'union & de secret pour cela. D'ailleurs l'incertitude du succès & la crainte du mal qu'il en peut résulter, arrêtent, presque toujours, de pareilles entreprises à moitié chemin.

SOCRATE. J'en conviens. Je dirai même qu'un Corps nombreux & puissant, quoique sensiblement blessé, n'emploiera d'abord que des moïens très innocens pour se délivrer des fâcheux désagrémens où il se voit exposé. Mais il arrive qu'à force d'ajouter à ces moïens, il en résulte un plan, auquel on s'atache d'autant plus sérieusement que le personel s'y trouve engagé. C'est une vérité constante, que l'Homme ne se livre au crime que par degrés. Un Composé d'un grand nombre d'Individus va beaucoup plus lentement; mais il y va dès qu'une fois il est dévoïé. Il ne s'agit plus que d'avoir en main des circonstances favorables, pour produire un changement total & subit. Alors il n'y a plus de remède. Quand il arriveroit que

le Projet seroit découvert, sur le point même de son exécution, il seroit bien difficile, pour ne pas dire impossible, de s'en procurer une satisfaction convenable. Ce qui peut servir à vous prouver, que la crainte d'échouer, ne fait pas autant d'impression que vous vous le figuréz. Ajoutez à cela, que l'Esprit de vengeance & les Passions, n'ont jamais pris la Prudence pour guide.

DEMEAS. J'avoue que dans tout cela il y a beaucoup de vraisemblance. Nous ne pouvons agir qu'à fur & à mesure que les choses se présentent. Si l'Homme le plus sage ne peut pas tout prévoir, il est encore bien plus difficile à une multitude d'être aussi pénétrante. Mais je doute fort, qu'au tems où nous sommes, le Peuple étant uni comme il est, il ne se procura pas une satisfaction éclatante de quiconque se hazarderoit à toucher à ses Droits, ou à sa Liberté.

SOCRATE. Nos Ancêtres se sont trouvez dans des circonstances tout autrement dangereuses que celles que vous avez pû voir. Ils n'ont cependant pas poussé la vengeance bien loin. Je me persuade que dans les mêmes cas, vous n'agiriez pas autrement qu'ils n'ont fait.

DEMEAS. Sage *Socrate*, faites moi la grace de me faire part de ce que vous savez
de

de nos dignes Pères. Qu'ils étoient heureux! Les Magistrats étoient doux, bienfaisans, populaires: Le Peuple brave, ferme & bon! Je ne me lasserois jamais d'entendre le récit de ce qui s'est passé entr'eux, particulièrement de ce qui concerne l'intérieur de la République.

SOCRATE. Nos Sénateurs disent aussi, comme vous, que leurs Pères étoient heureux, que les Magistrats avoient autrefois plus d'autorité, plus de fermeté dans les Affaires & plus de droits qu'aujourd'hui, que le Peuple avoit en eux une parfaite confiance, une grande docilité, une entière soumission pour leurs Ordres. Acordez vous donc, s'il vous plait, sinon convenez que ces magnifiques éloges sont moins la peinture naturelle des Anciens morts, que la satire réelle des Vivants. Vous décorez les anciens Magistrats de Vertus opposées aux Défauts, que vous supposez dans ceux qui vous sont contemporains. Ceux-ci vous rendent le change à leur tour. C'est ainsi que les passions & les intérêts particuliers se jouent, sans pudeur, de la Raison humaine.

DEMEAS. Voila une Vérité à laquelle on ne peut refuser de se rendre. L'opposition des Tableaux en fait la preuve complete. Elle écrase, sans pitié, un des plus beaux lieux communs de nos Orateurs. Si j'avois à parler

devant vous, je ne pourrois sans rougir, le faire valoir. Mais je ne suis pas moins curieux d'apprendre quelque trait frappant de la conduite de ces illustres Trépassés, qui, quoi qu'on puisse dire, n'ent sont pas moins dignes de nôtre vénération. Satisfaites moi, je vous prie.

SOCRATE. Avec plaisir. Passons sur les Noms, les Dates & les Discussions. Le fait est un peu ancien, mais je vous le garantis très véritable, dans ce qu'il a d'essentiel.

Des brouilleries, occasionées par des prétentions réciproques, de la part du Sénat & du Peuple, se trouvant poussées à leur plus haut période, il n'étoit plus au pouvoir des mieux intentionnez de pacifier les choses. Un jour, avant même le Soleil levé, le Sénat déliberoit sur une situation aussi déplorable. Le Peuple de son côté, s'assemble en Corps & vint lui faire l'oséante proposition d'une déposition générale de tous ies Membres, prétendant les remplacer sur le champ par d'autres Sujets de l'Etat. Le Sénat tint ferme à refuser une demande aussi odieuse. Plusieurs Membres de ce Corps qui avoient comandez des Armées, étoient moins sensibles à la perte de leurs Emplois, qu'à celle de l'honneur. La violence & les voies de fait étoient sur le point d'agir, lors qu'un sage & vertueux

tueux

tueux Citoyen, qui s'étoit retiré à la Campagne, dans le milieu de ces troubles, aux quels il n'avoit pû apporter aucun remède, se présenta au Peuple. Il le persuada de se tranquiliser & d'agréer qu'il se rendit au Sénat de sa part. Ce qu'il fit. Ses représentations déterminèrent cet Illustre Corps à céder à l'orage, pour éviter la perte entière de la République. Cela fait, il engagea le Peuple à nommer autant de Sujets qu'il en falloit pour remplir les places des Déposez. L'opération, quoi qu'assez promptement faite, manifesta déjà certains changemens dans les contenance, dont nôtre zélé Citoyen tira un augure favorable. Mes très chers Compatriotes, s'écria-t-il, tous les Magistrats & Sénateurs que vous avez déposez, sont Citoyens comme nous. Rien n'est plus juste qu'ils concourent dans cette Election, de même que les autres. Pour cet effet leurs noms & ceux des nouveaux Candidats seront mis dans deux Urnes différentes. On tirera de chacune un nom au hazard. L'on passera ensuite à l'Election. Celui pour lequel la pluralité se sera déterminée, prendra la place, le rang & l'emploi de l'ancien, ou celui-ci restera tel qu'il étoit. De cette manière tout se trouvera pourvû, quand l'opération sera finie. Ce procédé vous est d'autant plus ho-

honorable, que vous l'aurez fait avec ordre & justice. Le choix que l'on fait étant toujours sensé un acte de réflexion, dont on ne doit jamais être embarrassé de rendre compte. Cette proposition fût acceptée. En vain les Ambitieux, les Violens & les Brouillons en murmurèrent. Un sage Citoyen tôt ou tard est écouté, principalement quand le désordre est à son comble, & qu'il embarrasse même ceux qui ont le plus contribué à le porter à cet excès.

DEMEAS. Rien n'est plus vrai que ce que vous venez de dire. Dans certaines affaires j'ai vû un de nos Concitoiens blâmé, presque méprisé, à cause de sa modération. Mais dans le grand trouble, ceux mêmes qui aigrissoient le Peuple contre lui, ne respiroient que sa présence, pour se tirer des mauvais pas, où ils s'étoient imprudemment engagez. Il s'en aquitoit avec autant de sang froid que si l'on en eût toujours bien agi à son égard. Après avoir tout racomodé, il se retiroit en faisant aussi peu de cas des louanges qu'on lui donoit, que des mauvais procédéz. Je lui ai souvent entendu dire, *Je ne cherche à plaire ni aux Grands, ni aux autres.* Je les aime tous. - La voix de ma Patrie, celle de ma Conscience & la condition qu'il a plû à la Providence de m'a-

m'assigner est ce que j'écoute seul dans ces occasions. Je ne ferai jamais en peine de rendre compte de ma conduite. Mais revenons à celui dont vous parliez.

SOCRATE. Le Peuple vouloit lui doner la première place en Sénat, sans concurrence, ou du moins, qu'il y fut admis. Il refusa constamment l'un & l'autre. Il fit suivre, sans retard, a ce qu'on venoit d'approuver. Mais ce qu'il y eût d'admirable, de surprenant, d'inattendu, c'est que tous les anciens Magistrats, sans exception, furent élus de nouveau, avec un avantage très supérieur de la pluralité. Le Peuple, lui même, dont cette Election étoit l'ouvrage, en fut frappé. La honte qu'il en eût ne retombat point sur cet Acte ; mais bien sur le procédé violent. Une pareille honte, dans ce cas, come dans bien d'autres, comence à ouvrir une porte à la Raison & presque à la Vertu. Nôtre digne Citoyen vole au Sénat pour lui faire le raport de tout. Il fit valoir, come elle le méritoit, cette marque incontestable de la bone disposition de ses Compatriotes. Il conjura, avec modestie, cet illustre Corps d'oublier entièrement le passé, & d'agir dans la suite avec la bonté & la douceur qu'un tel Evénement sembloit nécessairement exiger. Par quel trait plus éclatant ;
ajou-

ajouta-t-il, pourrions nous mieux captiver le précieux avantage de vôtre bienveillance ! Magistrats en place, vieux & jeunes Sénateurs sortent sans délibérer, avec précipitation, les larmes aux yeux & les bras ouverts, ils se confondent parmi leurs très chers Concitoyens. Des embrassemens muets, mais infinimens éloquens, leur témoignent vivement combien cet heureux retour leur est sensible. Le Peuple attendri, pénétré, ravi de cette preuve touchante de leur amour, n'a pas un autre langage que celui de ses Conducteurs. Cet heureux & singulier Evénement a cimenté pendant longtems l'union, la confiance & la paix intérieures. Il a inspiré, par succession, dans les cœurs, cet ardent amour de la Patrie & de l'incalculable Liberté, seul capable de former de véritables Grands Hommes.

DEMEAS. J'ai le cœur saisi d'un procédé aussi extraordinaire. Quels épanchemens de joie pour des cœurs vraiment généreux, à la vue d'un Spectacle aussi touchant ! De jouir en même tems de la vue du bonheur de ses Concitoyens & du sien propre !

SOCRATE. Vos sentimens me charment. Je me trouve bien dédomagé de mon attention à vous tracer un tableau aussi intéressant. La marque la plus assurée d'un bon caractère,
est

est d'être sensible à ce qui est véritablement excellent.

DEMEAS. Ce n'est qu'avec peine que l'expérience & presque ma raison, me font entrevoir que le dépit, la jalousie, l'envie, qui ne dominent pas moins les Petits que les Grands, ont certainement plus de part que je ne voudrois dans cette frappante révolution. J'ai lieu de croire que le plus grand nombre des Individus, a plutôt songé à se satisfaire, en mortifiant ses Egaux, qu'à rendre justice aux Magistrats déposés. Il peut être aussi très vrai, que quoi qu'un Peuple entier paroisse attaché à un objet, lors que chacun de ses Membres est appelé à se décider en particulier, la voix de la Patrie & de la Conscience se fasse entendre; ce qui est bien capable de faire changer totalement l'état des choses. Que ces deux motifs se soient joints dans cet acte, je n'y trouve pas moins de magnanimité. Malgré cela je me défierois qu'en pareille occasion, nous fissions de même que nos généreux Ancêtres.

SOCRATE. Vos réflexions sont assez justes; mais votre défiance ne me paroît pas fondée. La sensibilité que vous avez manifesté, fait preuve contre vous même.

DEMEAS. Je l'avoue. Mais il faut aussi con-

convenir que nous ne sommes plus le Peuple d'alors. Depuis nombre d'années, nous avoîs adoptés des Etrangers de toutes Nations. *Joniens, Etohiens, Traces, & d'autres Grecs.* Les Perses mêmes, acoutumez au joug, ne nous ont pas manqué. Leurs caractères, leurs vices & défauts particuliers, les maximes de leurs Pais, tout à fondu chez nous. La maniere de penser des uns & des autres, sur le Gouvernement, est relative a leurs inclinations. Leurs Enfants mêmes s'en ressentent. La plupart ne distinguent non plus les bornes d'une juste liberté, que la honte de l'esclavage. Il n'est pas surprenant qu'à la longue l'*Athénien* soit changé. Il n'a que trop naturellement du penchant a l'inconstance. Ajoutés a cela bon nombre de défauts particuliers qui n'avoient pas besoin d'être augmentez. Voila ce qui me porte à croire que dans bien des circonstances, nous agirions aujourd'hui bien différemment qu'autrefois. Mais je ne m'aperçois pas que je me prive du sensible plaisir d'apprendre de vous de quelle manière le Peuple & le Sénat en agirent envers nôtre vertueux & zélé Citoyen.

SOCRATE. Dès qu'il vit les choses au point qu'il souhaitoit, il disparut. On le chercha vainement. La craintè de lui déplaire empê-

empêcha qu'on ne prit aucune résolution. On renvoya a quelqu'ocasion favorable. Elle se présenta un jour qu'il s'étoit rendu sur la Place pour ses propres affaires. Le Sénat & le Peuple lui firent une Députation pour le remercier. Il reçut cet honneur avec beaucoup de modestie. Après avoir témoigné combien il étoit sensible a cette attention, il finit en disant : Messieurs, à l'égard de vos remerciemens, je ne les reçoit point, je n'ai fait que mon devoir. Bien loin de prétendre en tirer quelque gloire, soyez persuadez, que dans cette occasion, & dans toute autre de cette espèce, je regarderai ma chère Patrie, come bien malheureuse d'avoir besoin, pour ce qui la concerne intérieurement, d'un simple Citoyen tel que moi.

DEMEAS. Le Portrait est achevé. De pareils Citoyens sont les vrais apuis de l'Etat. Nous n'en sommes pas aussi dépourvû qu'on le croiroit bien. Mais le malheur est qu'ils ne sont pas aussi écoulez qu'ils le devoient être. La Sageffe & la moderation ne frappent pas autant, que les dehors d'un zèle attentif a s'allarmer pour de moindre choses. O ! qu'il seroit a souhaiter qu'il y eut des règles sures pour se conduire avec circonspection dans toutes les circonstances !

SOCRATE. Ces règles se trouvent repandues,

duës , en gros , dans toutes les grandes Societez. Mais les passions & les préjuges les corrompent. Le seul remède a cela , c'est de bien examiner la Nature des choses , afin de ne pas prendre l'ombre pour le corps. Lors qu'il s'agit d'une prétention, même fondée à la part du Peuple, il conviendra toujours mieux de l'obtenir en persuadant, que de l'arracher avec violence. La Liberté qui est , par elle même , une chose très excellente , fera , dans tous les cas , mal soutenue par des moïens qui ne lui ressemblent point. De pareils moïens , a force d'être mis en jeu , ne sont que trop capables de lui porter des coups mortels. Vous voyez ce qu'il est arrivé aux *Mégapolitains* : Ils ont voulu arracher de force de leurs Magistrats, des choses qu'il ne croïoient pas devoir leur céder. Ceux-ci se sont fait appuyer des *Lacédémuniens* , qui aujourd'hui sont les Maîtres de leur Etat. Ils les traitent de manière a leur faire très amèrement regretter leur précédente condition.

DEMEAS. Ces considerations méritent certainement qu'on y fasse une très serieuse attention. A l'égard des *Mégapolitains* , si le Peuple en est la victime les Magistrats ne le sont pas moins & peut être beaucoup plus. Leur opiniatreté les a conduit là. Qu'ils s'en

répètent à loisir. Mais d'où prend sa source, ce gout déterminé de ne rien céder, de part, ni d'autre, quand la division est formelle ?

SOCRATE. Un petit Etat libre, ne peut se maintenir contre le dehors, que par un courage & une fermeté invincible. Ces dispositions sont tellement inculquées à toute la jeunesse, qu'elles sont, avec le tems, partie de son caractère. Tant qu'il n'est question que de l'intérieur, elles sont merveilles au besoin: Mais si malheureusement la Masse se divise, ces mêmes dispositions se retrouvent des deux côtés: Alors ce qui étoit une Vertu indispensable, dégénère en une opiniâtreté très dangereuse. Quand il s'agit de l'Ennemi rien n'est mieux que de faire montre de fermeté, de courage, d'intrépidité, de témérité même. Mais à l'égard de l'intérieur, il ne faudroit recourir qu'à la justice, à la raison & à cet amour réciproque que l'on se doit les uns aux autres pour sa propre conservation & celle de toute la communauté.

DEMEAS. Il faut avouer que c'est à quoi l'on ne fait pas l'attention que l'on devroit. Il y a quelque tems que plusieurs Particuliers se plaignoient amèrement, de ce que le Sénat étoit trop fixe dans ses résolutions & dans ses refus. Le Citoyen, dont je vous ai parlé, leur dit, vous ne

l'êtes pas moins dans vos prétentions & dans vos demandes. C'est à quoi je vous reconnois tous come de véritables Frères. La ressemblance ne sauroit être plus parfaite. Si vous y faites bien réflexion, vous verrez que vous blamez en autrui ce dont, pour votre compte, vous vous vantez comme d'une Vertu.

SOCRATE. Le trait est judicieux. Quoi qu'un Home de cœur souhaite de vaincre, il seroit bien fâché de ne trouver que des lâches. Je pense que si dans un moment, où la division seroit bien marquée, chaque Individu des deux partis se disoit, en lui même, nous avons en tête des Homes fermes & braves, & qu'il ajouta, ce sont nos Compatriotes, on s'attendriroit sûrement: L'on seroit plus porté à se faire justice & à se contenter de ce qui seroit purement utile à la République.

DEMEAS. Je suis d'autant plus disposé à le croire, qu'au fond, lorsque le Sénat cède quelque chose, il le partage toujours avec le Peuple. Tout se retrouve dans la Masse. Non-pas que les droits que le Sénat se retient lui appartiennent en particulier. Il me paroît qu'en envisageant les choses sur ce pied là, on devroit passer plus facilement expédient, quand nous faisons quelques réquisitions que nous croions fondées.

SOCRATE. La conséquence deviendroit infailliblement dangereuse. Tous les Individus ne sont pas assez instruits, ni assez confor-
més dans les affaires, pour se diriger en un formité des besoins de l'Etat. Des résolutions prises sans bien conoitre la nature d'un besoin, ou d'une question, sont capables de causer la perte, ou du moins de lui devenir très préjudiciable. Dans ce principe on ne sauroit que louer le Sénat d'être ferme à se retenir certaines prérogatives, pour décider seul de bien des matières, dont la délicatesse demande beaucoup de prudence, d'expérience & de conoissance des choses, afin de ne pas broncher au détriment de la Patrie. L'équilibre de la Liberté est encore plus difficile à maintenir pour le dehors que dans l'intérieur.

DEMEAS. Tout notre entretien a roulé sur cette Liberté. Mais je ne vois pas, malgré les beaux discours de nos Orateurs, que nous en aions une notion juste & précise. Il me semble que l'on devroit conoitre parfaitement ce dont, avec raison, on fait tant de cas.

SOCRATE. Elle feroit, pour nos Philosophes, la matière d'un long Traité, dans lequel, peut-être, on ne comprendroit pas grand chose. Je me contenterai de

VOUS

vous en exposer l'essentiel. D'abord il ne faut pas confondre la Liberté avec les Droits dont un Peuple jouit. Quoi que ces Droits semblent lui donner plus ou moins d'étendue, ils ne la constituent pas. Ce qu'elle a d'essentiel consiste, en ce que chaque membre de l'Etat peut dire avec fondement, Ma personne, mes sentimens, ma famille, mes biens sont à moi : Aucune force majeure, ni quelque autre que ce soit de la République, n'a droit d'y donner atteinte, encore moins de me les ravir, tant que je me conduirai en conformité des Loix & des Usages établis. Le Pouvoir absolu qui élève, édifie, abaisse & détruit, sans trop s'embarasser si la Loi est blessée, ou non, n'autorise pas un pareil langage, ou pour mieux dire, il en est l'opposé parfait. Dans un Pais libre, la Loi n'est faite que pour le bien commun. Le Peuple peut être lezè dans quelque partie de ses Droits, sans l'être dans sa Liberté. Mais il ne sauroit l'être dans sa Liberté que tous ses Droits ne courent risque d'être entièrement perdus. Sous le Pouvoir absolu, la Loi est un ordre relatif à la volonté & à l'intérêt du Législateur. Les droits des Sujets ne sont que des Privilèges, susceptible de changemens.

DÉMEAS. C'est à dire qu'un Peuple pourroit jouir d'une entière liberté & n'avoir

point de Droits, ou qu'au contraire, il pourroit avoir beaucoup de Droits sans jouir réellement de la Liberté.

SOCRATE. Rien n'est plus vrai. Mais faute de bien connoître la force des termes & la nature des choses, on tombe dans des contradictions & des disputes sans fin. Je me souviens qu'un Prince voisin, très judicieux, ayant reçu beaucoup de Placets contre un Seigneur très puissant, celui-ci étant venu faire sa cour, le Prince lui témoigna son mécontentement, & lui dit, que plusieurs de ses Redevanciers se plaignoient fortement par écrit de sa dureté & de son injustice. Le Gentilhomme répondit, je suis surpris que mes Sujets s'avisent d'écrire des Mémoires contre moi : Vous êtes bien hardi, lui repliqua le Prince, d'appeler vos Sujets des Homes que je me contente d'appeler mon Peuple ; sortez sur le champ de mes Etats, retirez vous dans les vôtres, & restez y jusqu'à ce que je vous rapelle. C'étoit punir, tout à la fois, l'Home injuste & le mauvais Logicien, en le condamnant à un banissement indéterminé pour le tems & le lieu ; car le Gentilhomme n'avoit non plus d'Etats que de Sujets. Dans les affaires politiques, très souvent le nom que l'on donne aux choses, les rend plus ou moins importantes, qu'elles ne le sont en éfet par

elles mêmes. Quand les Loix fondamentales font auffi clairement ftatuées que les nôtres, foiez bien perfuadé qu'aucun abus, ni arrangement, quel qu'il foit, ne peuvent y donner atteinte, ni les affujeter a la prefcription. Il me femble, mon cher *Déméas*, que fi tout cela étoit bien compris par nos Concitoyens, ils s'échaufferoient un peu moins qu'il ne le font dans bien des ocafions.

DEMEAS. J'en conviens avec d'autant plus de plaifir, que je conçois la force de toutes ces vérités par l'impreffion qu'elles font fur moi. Cependant vous le dirai-je ? Il me femble que ces nuages paffagers que la défiance ocafione, font, à tout prendre, moins dangereux qu'une profonde fécurité. Il eft vrai qu'elle préfente une efpèce de paix: Mais une paix dont les fuittes pourroient être funeftes, me paroît plus à craindre que la guerre même.

SOCRATE. La défiance outrée & la profonde fécurité font deux excès également vicieux. Dans le premier, aucune convention, aucune précaution, ne font capables de raffurer. Dans le fecond, la Vertu même s'oublieroit, en negligant infenfiblement la Loi, pour ne fe conduire que par la convenancé & la volonté. Si des Magiftrats fages & bien intentionnez defirent, la con-

fiance, ils n'exigeront jamais de leur Concitoyens une indolente sécurité. Ils y perdroyent trop; comment leur rendre justice sur ce qu'ils feront de bon, d'utile, d'excellent, pour la Patrie; si l'on ne s'est pas mis en état de le conoitre? Comment feront ils remis sur la voie, au cas, que sans y faire attention, ils se soient écartez de la constitution fondamentale? Des Hommes véritablement vertueux aimeront mieux être repris, que de donner des exemples qui, dans la suite, deviendroyent pernicious & funestes à la Patrie à laquelle ils se sont consacrez. Mais, come je vous l'ai déjà dit, les remontrances, ou les réquisitions, doivent se faire avec beaucoup de tranquillité, d'ordre & de Sagesse. J'ai même remarqué que le Peuple réussit toujours mieux par ce moien. Ceux qui agissent & parlent pour lui, s'en acquittent avec plus de présence d'esprit & de fermeté. Le désordre, la violence, l'emportement, sont certainement contraires au Loix. Il n'est pas surprenant que les particuliers qui s'y sont livrez soient dans une sorte de crainte à l'attente du succès. Or la crainte dérange extrêmement la fermeté, qui ne peut véritablement, exister que dans une conduite sans reproche & dans la persuasion d'un droit exactement fondé. La conscience de l'Homme le moins éclairé fait fort

bien lui faire sentir ce qu'il a fait, ou non, contre l'ordre & la vérité. Vous n'ignorez pas que dans les affaires d'Etat, come dans beaucoup d'autres, la forme influe extrêmement sur le fond, quelque fois même elle décide de son sort. Si dans le cours d'un Procès, entre deux particuliers, les Parties n'ont cessé de s'insulter, il n'est presque pas possible de parvenir a un acomodement. Mais si, au contraire, elles ont observé les bienféances, elles mêmes, ou des Amis communs, les mettront aisément en règle, la définition du litigieux sera même couronnée d'une estime réciproque. Faites, je vous prie, l'aplication de ces deux procédés, jugés ensuite, de quel côté il y a le plus à gagner, ou à perdre.

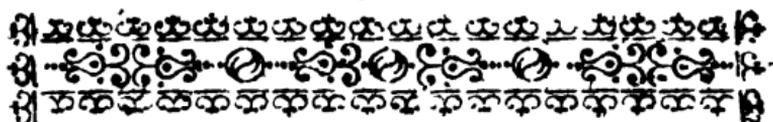
DEMEAS. Le moment où je vous ai rencontré est heureux pour moi. Je me sens plus véritablement Citoyen que jamais, parce que je le serai avec plus de sagesse, de justice & de fermeté. Je ne m'écarterai point de vos excellentes maximes; Je sens a n'en point douter, qu'elles concilient parfaitement les principes d'une excellente Politique, avec ceux d'une sainte Religion.

SOCRATE. Je suis ravi, que de vôte propre mouvement, vous tiriez une conséquence a laquelle je tachoïs de vous amener. Des Etrangers de considération n'hono-

rétent, il y a quelques jours, de leur visite: Entr'autres choses, ils me demandèrent quelle étoit la plus digne occupation de l'Homme. Je leur repondis, que c'étoit celle de pourvoir avec ordre à toutes ses affaires, sans comettre la moindre ombre d'injustice. Cette maxime, qui est très bonne pour toutes les situations particulières, ne l'est pas moins dans les générales. Elle conduira toujours sûrement, celui qui la suivra, dans le chemin de l'honneur.

DEMEAS. Voila ce qui me fait encore mieux comprendre, que la Liberté, si précieuse à ceux la qui conoissent, doit-etre regardée come la récompense de la Vertu de ceux qui ont travaillé a la fonder. En sorte qu'elle exige nécessairement d'être soutenüe par des moiens justes & relatifs a sa nature, en un mot, dignes d'elle. Je suis donc bien convaincu que ce n'est qu'en se conduisant en conséquence de cet excellent principe, qu'on peut la maintenir & la perpétuer, dans nôtre Patrie. Encore une fois, je bénis l'heureux moment de vôtre rencontre.

SOCRATE. Le moment n'est pas moins heureux pour moi. C'est un avantage bien grand pour un foible mortel, qui aime la Vertu & sa Patrie, de pouvoir contribuer, par ses lumieres, à mettre son Semblables dans une aussi judicieuse disposition.



EXPLICATION

*De quelques Passages de L'ECRITURE
SAINTE par des Coutumes anciennes.*

ON convient en général qu'il est bon de conoitre les coutumes des diférens Peuples, tant Anciens que Modernes. Il ne faut pas négliger de s'en instruire jusqu'à un certain point. Les Voyages sont propres à cela, & par là ils nous guérissent de la trop forte prévention que nous avons pour les Usages de nôtre Patrie. Nous les regardons ordinairement come devant servir de modèle à tous les autres Pays. C'est là une préoccupation puérile dont on revient aisément en voiageant, ou seulement par la lecture des Voyages.

L'étude des Coutumes des anciens Peuples a aussi son utilité; mais celles des Juifs nous intéressent plus que toutes les autres, parce qu'elles nous aident à entendre l'Écriture sainte. Pour bien entrer dans le sens de ce Livre sacré, ce n'est pas assez d'être bien instruit de l'état de ce Peuple, de ces opinions, il faut sur tout conoitre les coutumes
 usi-

usitées parmi eux. Sans cette connoissance divers traits de ces Livres facés ne peuvent que nous paroître obscurs, & quelquefois même presque absurdes. Cette étude n'est donc pas une occupation de simple curiosité. Les usages anciens & même modernes des Nations Orientales peuvent éclaircir divers endroits de la Bible. Les habiles critiques ont bien su en tirer parti; j'en vais rapporter quelques exemples.

Il est dit dans le Livre de la Genèse, que *Jacob érigea en témoignage une Pierre, & come un Monument, & qu'il l'oignit d'huile* *. C'étoit une borne ou pierre pour servir de marque qui pût déterminer & désigner ce lieu là. Dans ce même Livre de la Genèse, il est parlé du *Monceau du témoignage* **. Il s'agit là visiblement de pierres accumulées pour conserver la mémoire de quelque événement. A ces Pierres d'abord grossières & informées ont succédé des Pierres polies & façonnées, ensuite des Colones, enfin des Statues.

Jacob aiant vû en songe l'Echelle mystérieuse qui est décrite dans ce même Chapitre, voulut perpétuer, par un monument, la mémoire de ce qui venoit de lui arriver. Il faloit marquer cette Pierre d'une manière à la pouvoir

* Gen. XXVIII. 18.

** XXXI. 48.

voir reconnoître lors qu'il repasseroit par là pour retourner à la maison de son Père. Pour cela il comença par enfoncer en terre cette Pierre, pour la faire tenir droite en forme de Colonne :

Voilà la première trace de cette coutume d'ériger des Monumens pour conserver la mémoire de quelque événement considérable. *Strabon* parle souvent de ces sortes de monumens dressés pour les anciens Héros ; *Hercule*, *Bacchus*, *Jason* &c. Quand les Arts se perfectionèrent un peu, on dressa à leur honneur des Colonnes, des Pyramides, & des Statues quand la Sculpture fut un peu connue.

Jacob pour conserver la mémoire des promesses que Dieu lui avoit faites dans ce lieu-là, & pour se souvenir de la vision qu'il y avoit eue, ne se contenta pas de dresser la Pierre qui lui avoit servi d'oreiller pendant son songe, *il versa encore de l'huile sur son sommet*, dit *Moïse*.

C'est là une nouvelle précaution qu'il prit pour reconnoître cette Pierre. On n'est pas embarrassé pour savoir où il prit cette huile, il en portoit apparemment avec lui pour son Voyage. Les Anciens faisoient toujours de ces sortes de provisions, & les portoit avec eux, pour n'en pas manquer sur la route.

route. Témoin le Samaritain charitable, dont il est parlé dans l'Évangile, qui étant en chemin se trouva heureusement avoir sur lui du Vin & de l'huile.

La Coutume d'oindre des Pierres est très conue dans l'Antiquité. *Alexandre* oignit d'huile le Tombeau d'*Achille*. Nonseulement ces Pierres ainsi frotées d'une liqueur onctueuse servoient de monument, mais elles fervirent encore à quelque usage de Religion; c'étoit une manière de les consacrer. *Arnohe* & *Minutius Felix* en parlent sur ce pié-là *. *Dom Calmet* tire de là, la coutume de l'Eglise Romaine, de mettre des Onctions sur les Autels que l'on consacre. Cette coutume de marquer ainsi d'huile certaines Pierres que l'on vouloit distinguer, aura passé du fait de *Jacob*, parmi les Nations & se fera perpétuée.

Les Juifs, à ce que l'on dit, eurent dans la suite ce monument en grande vénération. Ils firent transporter à Jérusalem cette Pierre, & après que *Tite* eut détruit leur Capitale, ils ne laissèrent pas de continuer à venir toutes les années une fois, lamenter autour de cette fameuse Pierre, & y verser de l'huile.

On voit dans quelques endroits de la Gé-
nèse

* *Lapides effigatos & unctos.*

nèſe des Pères mourans qui béniffent leurs Enfans. Il étoit aſſez ordinaire de voir les Patriarches, au lit de la Mort, doner leur bénédiction à leur Famille. On avoit une grande vénération pour leurs dernières paroles. La coutume qui ſubſiſte encore de nos jours, de faire venir des Enfans auprès de leur Père, quand il eſt près de ſa fin, dans la vue de recevoir de lui ſa bénédiction, eſt viſiblement une incitation de celles des Patriarches.

On dit que c'eſt une Coutume établie en Angleterre, que les Enfans demandent à leur Père ſa bénédiction chaque jour. C'eſt ce qui ſe pratique tous les matins après avoir prié Dieu. Cet uſage ne doit pas être blâmé, à le regarder en lui même. Cependant on ne peut pas ſ'empêcher d'y remarquer une teinte de ſuperſtition, ou au moins une imitation des bénédictionſ Patriarcales pouſſée un peu trop loin.

Il y a bien de la différence entre ces anciennes bénédictionſ & les nôtres. Celles que donoient les Patriarches étoient Prophétiques, & ne manquoient pas d'être accomplies. On les regardoit come accompagnées d'une lumière ſurnaturelle. L'Écriture nous a conſervé les derniers diſcours d'*Iſaac*, de *Jacob*, & de quelques autres.

On

On n'a qu'à voir le Chap. XLIX. de la Genèse, pour se convaincre que ce que *Jacob* dit à ses Enfans en mourant, ne doit pas être regardé come de simples bénédictions, mais sur tout come des prédictions de ce qui devoit arriver à sa Famille.

„ Les Bénédictions des Patriarches , dit
 „ *Mr. Saurin*, ne doivent pas être regardées
 „ simplement come les productions d'une
 „ Ame qui se répand en souhaits impuissans,
 „ & qui témoigne plus ce qu'elle desire qui
 „ arrive, que ce qui doit arriver en effet.
 „ Ce sont des Oracles Prophétiques qui
 „ marquent des événemens infailibles, &
 „ qui percent dans l'avenir le plus reculé*.

Un autre Comentateur plus moderne dit de même, que la Bénédiction qu'un Patriarche mourant donoit à ses Enfans étoit un acte des-plus solennels. Depuis que Dieu avoit traité Alliance avec Abraham, & qu'il avoit promis des bénédictions extraordinaires à sa Postérité, chaque Père de famille devoit rassembler ses Enfans quelque tems avant sa mort, & il leur prédisoit coment la bénédiction d'Abraham devoit passer jusqu'à eux. *Jacob* divinement inspiré des destinées de ses Fils, les assembla autour de son lit, pour les leur prédire.

C

Co

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Païens avoient la même opinion des personnes qui étoient près de leur fin, ils leurs attribuoient aussi quelque connoissance de l'avenir. *Cirus* le déclare dans son lit de mort, de même que *Socrate* qui près de mourir de poison, dit qu'il étoit arrivé au tems où les Hommes ont acoutumé de prédire l'avenir.

Une Coutume des Juifs qui dure du jour à quelques Passages de l'Écriture, & dont il est bon d'être instruit, c'est que le lieu où ils rendoient la justice, étoit ordinairement à la Porte de la Ville. Comme les Hébreux étoient employés la plupart aux travaux de la Campagne, on avoit sagement établi qu'on s'assembleroit à la Porte des Villes, & que c'est là où l'on jugeroit les différens qui pourroient survenir. De cette manière les gens de la Campagne qui avoient des affaires, pouvoient se dispenser, s'ils le jugoient à propos, d'entrer même dans la Ville, & d'y faire quelque dépense. C'est la raison que *St. Jérôme* donne de cet usage, en expliquant le Chap. VIII. de *Zacharie*. Il ne falloit pas faire perdre du tems à ces gens laborieux, qui se faisoient de la peine de perdre de vue leurs travaux champêtres.

Autre avantage pour ces bones gens, c'est que la justice se rendoit sommairement,

avec

avec très peu de formalités, & presque point d'écritures. On prenoit des Témoins qui n'étoient pas difficiles à trouver dans un lieu où tant de gens entroient & sortoient: Une Vente, un Achat, un Acord passé à la Porte, & en présence de quelques Témoins, avoit toute l'autorité requise. Pour la forme des Jugemens, & des Achats on peut consulter celui qu'Abraham fit d'un Champ, pour enterrer Sara, au Chap XXIII de la Genèse, & ce qui fut prononcé à la Porte de *Bethléem* sur l'affaire entre *Booz*, & un autre Parent de *Noémi*, touchant le Mariage de *Ruth* la Moabite *. Je pourrois citer plusieurs Passages pour prouver que les Juifs tenoient leur Cour, & régloient les affaires à l'entrée de leur Ville. En voici un qui tiendra lieu de tous les autres. Il est dit dans le Livre des Proverbes, en parlant de l'Epoux de la Femme forte, *Il s'afferra sous les Portes de la Ville, pour y rendre la justice, en présence des Sénateurs de son País ***. On croit avec beaucoup de vraisemblance, que c'est à cause de cet usage, que la Cour du Grand Seigneur s'appelle encore aujourd'hui *La Porte*.

Chez les Hébreux les poids n'étoient pas de métal, come chez nous. Ils craignoient

* Ruth. 14. l. 1. ** Prov. XXXI. 23.

que la rouille ne les mangeât , & que par là ils ne devinssent plus légers avec le tems. Ils aimoient mieux employer , pour cela des Pierres , qui n'avoient pas le même inconvénient. On explique par là un autre Passage des Proverbes , où pour marquer la justesse des Jugemens de Dieu , il est dit *qu'ils sont pesés avec toutes les pierres du Sac **.

Pour entendre divers endroits des Livres sacrés , il est encore nécessaire de savoir comment se faisoit le partage des Terres autrefois chez les Juifs. Celles que l'on distribua aux Enfans d'Israël furent d'abord mesurées au Cordeau , divisées en plusieurs parts & portions , & ensuite distribuées à chaque Tribu par le sort. Cette pratique donne du jour à plusieurs endroits des Psalmes. Dans le LXXVIII. David décrivant les Bienfaits de Dieu en faveur de son Peuple , dit qu'après avoir chassé les Nations de devant eux , il *leur fit échoir leurs héritages au Cordeau* ; C'est ainsi qu'il y a dans l'Original. Cela signifie que Dieu distribua au sort à son Peuple la Terre promise , après l'avoir partagée au cordeau , come l'on partage les héritages **. Le Prophète remerciant Dieu des graces qui le regardoient en particulier emploie une façon de par-

* Prov. XVI. 11.

** Ps. LXXVIII. 54.

parler figurée, prise de cet usage. *Les Cordeaux*, dit-il, *me sont échus dans des lieux agréables, & je me trouve possesseur d'un riche héritage* *. Ce qui signifie à la lettre que le Cordeau qui a réglé le partage dont il s'agit ici, est tombé dans un bon terrain, dans un terroir fertile, & dans une belle situation. Il dit au Pf. LX. *Je mesurerai la Vallée de Succoth* **. C'est encore une allusion au partage des Terres; mais ce Prince veut dire par là qu'il se rendra maître de ce Pais, car celui qui en fait le partage & la distribution, fait en cela un acte de Souveraineté.

Dans ce même Pseaume, deux ou trois versets plus bas, il y a une expression fort obscure. *Je jetterai mon soulier sur Edom*, Voions si quelque coutume ancienne ne pourroit point y répandre un peu de lumière. De très habiles Critiques y ont aussi trouvé une allusion à ce qui se pratiquoit par les anciens Conquérans qui avançoient le pié sur les terres qu'ils avoient subjuguées, & qui marquoient par là qu'ils en prenoient possession. D'autres l'expliquent d'une manière un peu différente. Ils disent que c'étoit là une manière de déclarer la guerre, come seroit celle de jeter un gant en Pais

C 3

one

* Pf. XVI. 6.

** LX. 3.

ennemi. Les Juifs en jettant le Soulier, vouloient faire conoitre qu'ils étoient disposés à combattre jusqu'à ce qu'ils eussent mis le pié dans le Pais, qu'ils y fussent entrés pour s'en rendre Maitres. Voila qui fait un fort bon sens. On fait que ce Passage, sur tout come il avoit été traduit dans nos Pseaumes en Vers françois, a été exposé à bien des railleries des mauvais Plaisans, mais ces traits malins ne prouvent autre chose que leur ignorance des anciens usages, & leur petiteffe d'esprit qui leur fait juger de tout selon nos coutumes modernes. Revenons au partage des Terres.

Les portions étant faites en général, il s'agissoit de savoir laquelle devoit revenir à chaque Famille. J'ai dit que pour cela on avoit recours au sort. On mettoit des billets quelquefois dans une Coupe ou Calice, quelquefois dans une Urne. Le Vase où l'on mettoit les billets, a aussi donné le nom à la portion qui étoit échue. *L'Eternel est la part de mon héritage, & de mon Calice*, dit encore David dans le Ps. XVI. que j'ai déjà cité. L'Original exprime la Coupe ou le Calice, pour désigner la portion même. Un Auteur Catholique qui nous a donné cette explication, fait remarquer qu'aux Elections des Papes, on voit quelque tra-

ce de cet ancien Usage. On jette dans un Calice les billets qui contiennent les suffrages des Cardinaux. Les billets pour tirer au fort, se mettoient aussi dans une Urne. On le prouve par divers Passages, entr'autres par le III. Chap. du Livre d'*Ester*, où il est dit que *l'on tira au sort dans une Urne* (a). C'est ainsi qu'a traduit la Vulgate.

On trouve aussi dans quelques autres endroits de l'Écriture que *le sort étoit jeté dans le sein* (b). Le sein tenoit lieu autrefois de poche. Avant qu'on eut imaginé d'en attacher aux habits, on mettoit ordinairement dans son sein ce que l'on vouloit serrer. Les Tuniques intérieures étant ouvertes par devant, come nos Chemises le sont encore aujourd'hui & serrées vers l'estomac par la Ceinture, ce qui faisoit une manière de sac. Cela explique divers endroits de l'Écriture, outre celui de *jetter le sort dans le sein*. On lit dans le Chap. XXI. des Proverbes, *qu'un présent mis dans le sein est propre à calmer la colère* (c). & Job dit qu'il a serré dans son sein les paroles du Seigneur, plus soigneusement que quelques provisions (d).

Cette poche sur la poitrine peut se remarquer encore aujourd'hui dans l'habit de

C 4

quel-

a Ester III. 7.

b Prov. XVI. 33.

c Prov. XXI. 14.

d Job. XXXI. 12.

quelques Religieux de l'Eglise Romaine. C'est par là que l'on doit expliquer une façon de parler fort usitée, mais donc très peu de gens savent l'origine. On parle souvent d'un Cardinal *in petto* c'est à dire d'un Prélat à qui le Pape veut conférer cette dignité, mais qu'il ne veut pas encore laisser connoître. Voici donc le véritable fondement de cette expression figurée. Lors que le Pontife fait une promotion de Cardinaux, il porte au Consistoire dans son sein, c'est à dire entre sa soutane & son rochet, la liste des personnes qu'il veut élever à la dignité de Cardinal. Il tire en suite cette Liste, & l'on en fait la lecture. Mais quand le Pape a des raisons pour ne pas déclarer alors toutes les personnes qu'il a nommées, ceux dont il tient les noms secrets, sont censés être restés dans son sein, c'est à dire à l'endroit de sa poitrine où il met sa Liste, *in pectore*; ou en Italien *in petto*. C'est ce qu'on appelle communément être Cardinal *in petto*, être réservé *in petto*. Je tiens cette Etimologie d'un Savant qui a fort approfondi les Cérémonies de son Eglise. Il m'a fait encore remarquer, qu'outre les Religieux anciens, il y a des Clercs Réguliers beaucoup plus modernes, qui ont cependant conservé cet usage de la poche sur la poitrine. Les Jésuites, les

Théa-

Théatins, & les Barnabites ont coutume de ferrer des Lettres ou quelques autres papiers dans leur sein, c'est à dire entre leur robe ou soutane, & leur habit de dessous.

Cette espèce de poche qui se formoit dans le sein des Anciens, lors qu'ils se ceignoient, nous conduit à parler ici de quelques autres usages de la Ceinture. En général la Ceinture tenant la Robe en règle, rendoit un Home beaucoup plus Maitre de ses mouvemens. Aussi ceux qui n'en portoient point & qui laissoient toujours trainer leur habit, passoient chez les Juifs, & chez les Romains, pour des gens oisifs, paresseux & qui menotent une vie mole. Mais les gens actifs ne se contentoient pas d'user d'une Ceinture, mais dans diverses occasions ils retrouffoient encore leur robe, soit en voyage, soit lors qu'ils vouloient agir. Il est dit dans l'Evangile de *St. Luc* qu'un Maitre qui vouloit faire quelque chose d'extraordinaire pour des Serviteurs dont il étoit fort content, *se ceignit, les fit asséoir à table & les servit* *. Dans le même Evangile un Maitre ordonne à son Ser-

* *Luc XII. 37 XVII. 8.* Dans la Traduction d'Horace par Dacier il remarque sur la Sat. v. du Liv. 1 que les Voyageurs trouffoient leurs robes plus haut à proportion de la diligence qu'ils vouloient faire. En un autre endroit Horace dit, *Alte cinctus, & Phèdre Alticinctus, retrouffé jusqu'à la Ceinture. Lib. II. fab. 6.*

Serviteur qui revenoit des Champs, *de se ceindre & de le servir*. Dans ces deux passages il s'agit de quelque chose de plus que de se ceindre, il s'agit de retrousser sa robe pour être mieux en état, de servir.

On fait que le plus grand nombre des anciens Hébreux étoient appliqués à cultiver leurs Champs & leurs Vignes. Aussi la plupart des Métaphores de l'Écriture Ste. sont tirées de ce genre de vie. Dans les Livres Historiques de l'Ancien Testament, pour exprimer un tems de prospérité & de calme, on nous dit, qu'alors *chacun mangeoit son pain sous sa vigne & sous son Figuier* *. Cette Figure n'a rien d'obscur; Cependant on en sentira encore mieux l'énergie, si l'on fait attention à la coutume assez fréquente en Judée de manger sous des Arbres ou sous des Treilles. La raison pourquoi le Figuier est ici désigné plutôt qu'un autre Arbre, c'est que ces Feuilles sont fort larges, & par conséquent les plus propres à donner de l'ombre. D'ailleurs c'étoit l'Arbre le plus comun dans ce Pais-là, & qui se trouvoit le plus à portée des habitations.

Manger son pain sous sa Vigne & sous son Figuier, marque quelquefois dans l'Écriture un tems où l'on jouissoit d'une paix profonde,

* I. Rois IV. 25. 2. Rois > VIII. 31.

fondé, où l'on ne craignoit ni *enemi* domestique, ni étranger. Cette expression est employée pour dépeindre le calme du Règne de *Salomon*, la paix & l'abondance dont on jouissoit sous ce Prince.

Ceux qui nous ont décrit les Mœurs des Israélites ont fait cette Remarque à cette occasion que l'application au travail de la Campagne ne leur permettoit pas de faire fréquemment des Festins, & d'être tous les jours dans le plaisir, come la plupart des Riches d'aujourd'hui, mais ils n'y perdoient rien. Ces repas innocens pris de loin à loin & en plein air, ne pouvoient que les flater agréablement, & peut être plus que ceux qui veulent être continuellement dans le plaisir. Une vie tranquile, les repas innocens de la Campagne pour se délasser de ses ocupations; voilà ce que les Historiens sacrés nous représentent come le plus grand objet des désirs & de l'ambition de ces tems heureux, fort diférens du nôtre.

La situation oposée, je veux dire l'affliction, les tems de calamité demandent aussi que l'on soit instruit des anciennes coutumes des Orientaux. Dans une grande tristesse les Juifs déchiroient leurs habits, come cela paroît dans divers endroits de l'Écriture sainte. Il me semble que cet usage ne demande
au-

aucune explication ; mais en voici un dont on ne voit pas si bien la raison. Dans une violente douleur , come dans une occasion de deuil , ils se couvroient la tête de poussière. Il est raporté , par exemple , que *Josué* & tous les anciens d'Israël , aiant été batus devant *Hai* , se prosternèrent & se mirent de la Cendre sur la tête (a). Cette coutume n'étoit pas particulière au Peuple de Dieu. Les Amis de *Job* pour marquer leur affliction en le voiant dans un si triste état , répandirent de la poussière sur leur tête (b). On peut encore voir dans les Auteurs profanes ce même signe d'affliction. *Homère* , *Euripide* , *Stace* & *Lucien* en font mention. *Virgile* parle plus d'une fois des Vieillards affligés qui couvrent leurs cheveux blancs d'une sale poussière (c).

Cet usage paroît d'abord assez bizarre , cependant on peut en donner cette raison. Les Anciens Orientaux crurent qu'ils ne pouvoient marquer d'avantage leur humiliation & leur abaissement , leur douleur & leur tristesse , qu'en se mettant sur la tête la plus vile

a Jos. VII. 6. I. Sam. IV. 12. & 2. XIII. 19.

b Job. II. 12.

c It scissâ veste Latipus

Canicem immundo perfusam pulvere turpans

Æneid. Lib. XII.

Canicem immundo deformat pulvere.

Lib. X.

vile poussière atachée à la plante des piez. C'est se mettre précisément au dessous de ce qu'il y a de plus bas & de plus méprisable. Un Passage du Prophète *Malachie* semble apuier cette explication. *Vous foulerez aux piez les Impies, dit-il, lors qu'ils seront devenus come de la Cendre sous la plante de vos piez* (a).

Voici quelques autres Coutumes relatives à l'état d'affiction. Dans la description du triste état de *Job* il est dit qu'ataqué d'un mauvais Ulcère qui lui causoit beaucoup de démangeaison, *il se gratoit avec une tuile* (b). Mr. *Le Clerc* nous a instruit d'une Coutume des Arabes qui éclaircit ce Passage. Les Orientaux ont l'attention de ne pas se grater avec les doigts : Ce seroit chez eux une grande malpropreté. Les gens aisés & qui se piquent de politesse ont ordinairement une espèce de petite main d'yvoire ou de quelque autre matière semblable, destinée à cet usage. *Job*, dénué de tout, n'avoit pas cet instrument près de lui. Il y a aparence qu'il se servit au même dessein de la première chose qui se présenta & qu'il y supléa par un morceau de tuile, ou de pot cassé.

Dans le XXX. Chap. de son Livre, *Job* se plaint du mépris que témoignoit pour lui

a Malach. IV. 3.

b Job II. 7.

lui dans son affliction les personnes même les plus viles. *Il me détestent*, dit-il, *ils s'éloignent de moi*, & *ils ne font pas difficulté de cracher devant moi* (a). Dans ces dernières paroles l'Original porte mot pour mot, *Ils ne retiennent point leur crachat de devant moi*. Les LXX. ; la Vulgate & les Versions en langue vulgaire expliquent cela come si *Job* s'étoit plaint de ce qu'on l'insultoît jusqu'à lui cracher au visage, pour lui marquer le dernier mépris. *Dom Calmet* explique ces paroles d'une manière un peu moins insultante. *Ils crachent devant moi*, dit-il, *come on fait quand on rencontre un Objet qui fait horreur, un Lépreux, par exemple*. Mais le sens qu'y donne *Mr. Le Clerc* est encore plus adouci. Il nous fait remarquer que chez les anciens Arabes, c'étoit une incivilité fort choquante que de cracher en présence de quelqu'un. Ces Peuples dont on fait que les Mœurs ne varient point, ont encore aujourd'hui cette même Règle de civilité. *Les Arabes*, dit le Chevalier d'Arvieux, *croient quelquefois que quand nous crachons en leur présence, c'est pour les mépriser ; ils ne crachent jamais devant ceux qu'ils honorent* (b).

Le Prophète *Zacharie* introduit Dieu parlant

a Job XXX. 10.

b Mém. du Chevalier d'Arvieux, Ch. VI.

lant de cette manière, *Je tirerai tes Captifs de la Fosse où il n'y a point d'eau* (a). Les Coutumes des Orientaux répandent encore du jour sur cette promesse. Cette façon de parler est tirée d'un usage qui a encore lieu aujourd'hui parmi les Turcs. Ceux qui ont beaucoup d'Esclaves les mettent, la nuit, les fers aux piez, dans une Fosse sèche. Ils les y font descendre par une échelle, qu'ils ont soin de retirer ensuite. De cette manière ils les mottent en lieu sur, de peur qu'ils ne s'évadent de nuit, ou qu'ils ne conspirent contre leurs Maitres.

Je puis bien joindre ici les précautions que prenoient les Romains pour la sureté de leurs Prisonniers. Il est parlé dans le Livre des *Actes des Apôtres*, du Soldat qui gardoit *St. Paul* à Rome (b). Le Prisonnier lui étoit attaché par la main droite, à une chaîne qui tenoit par son extrémité à la gauche du Soldat. Celui qui étoit chargé de garder le Prisonnier en devoit répondre, cela s'entend de soi-même.

J'ai dit en començant ces Remarques, que quand on ignore les coutumes étrangères ou anciennes, divers endroits de l'Écriture peuvent nous paroître choquans pour ne pas dire

a Zachar. IX. 4.

b Act. XXVIII. 16.

dire absurdes. Il faut en donner un exemple avant que de finir. On ne peut qu'être blessé à la première lecture d'un Ordre que Dieu donne à *Ezéchiel*. Il lui commande de faire une pâte composée de froment, d'orge, de fèves, & de quelques autres grains, d'en faire un Pain cuit sous la cendre, & de le couvrir avec le plus sale des excréments*. Le Prophète ayant témoigné au Seigneur une grande répugnance à cela, Dieu lui permet de le couvrir seulement d'excréments d'Animaux, come de Bœufs ou de Vaches. Nous sommes encore blessés de cet ordre après cette modification. Je laisse aux commentateurs à en donner le sens mystique; je ne suis chargé que du sens Littéral. Le voici. Les *Arabes* & les autres Peuples d'Orient, où le bois est rare, cuisent ordinairement leur Pain entre deux brasiers de fiente de Vache qu'ils ont pris soin de faire bien sécher auparavant. Elle brule d'un feu lent, & cuit tout à loisir un Pain qui est assez mince, & en forme de Gateau. Les Voyageurs nous apprenent que la Mie de ce Pain n'est pas mauvaise, mangée le jour même, mais que la Croute en est noire & brulée, & qu'elle conserve une odeur de ce qui a servi à la cuire. A Malthe la plus gran-

* *Ezech. IV. 9-13.*

grande partie du Pain se cuit dans un Four chauffé avec de la fiente d'Animaux. Les Chevaliers nouveaux venus dans l'Isle, sont un peu blessés du fumet qui en résulte, mais ils s'y acoutument dans la suite.

L'Apocalypse est un Livre fort obscur. On peut cependant en éclaircir quelques endroits par la conoissance des coutumes anciennes: En voici un exemple. *Voici je viens come le Larron; dit le Seigneur. Heureux celui qui veille & qui garde ses vêtements, afin qu'il ne marche pas nud, & qu'on ne voie pas sa honte**. Il y a quelque chose d'obscur & d'embarassant dans cette menace. On n'aperçoit pas d'abord quelle liaison il y peut avoir entre *Veiller & garder ses vêtements*. Quand on s'endort la nuit, il est bien rare qu'on ait lieu de craindre de se voir enlever ses habits. Voici donc la Remarque d'un nouveau Critique là dessus.

„ St. Jean fait allusion dans ce Passage
 „ à une Coutume des *Lévites* qui veilloient
 „ à la garde du Temple de Jérusalem du-
 „ rant la nuit. On y posoit diverses Senti-
 „ nelles, & un Officier qui étoit leur Chef,
 „ faisoit la ronde, précédé de quelques
 „ *Lévites* avec le flambeau à la main. S'il
 „ trouvoit quelque Sentinelle endormie, il

D

„ lui

* Apoc. XVI. 15.

„ lui étoit permis non-seulement de la ba-
 „ tre, mais encoré de mettre le feu à sa
 „ Robe; ce qui obligeoit la Sentinelle à la
 „ quitter incessamment, & à paroître nud
 „ aux yeux de son Capitaine! On se con-
 „ firme dans la pensée que *St. Jean* a égard
 „ à cette coutume, quand on lit dans les
 „ *V.* précédens que la Voix qu'il entendit
 „ en vision, *sortoit du Temple*, & qu'il est
 „ naturel, que s'agissant du Temple, cet
 „ Apôtre ait emprunté ses expressions de
 „ ce qui s'y passoit assez souvent*.

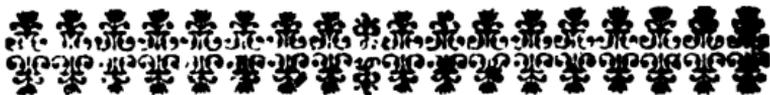
* Sermons de Du Mont.

FAUTES à corriger dans cette Pièce.

Pag. 28. lig. pénult. *ces*, lisés, *ses*.

25. lig. 5. *done*, lisés, *donc*.

32. lig. 10. *incitation*, lisés, *imitation*.



REFLEXIONS

Sur ce Sujet proposé par l'Académie de
 PAU, pour le Prix de l'An 1752. *Les
 Devoirs de l'Autorité sont plus pénibles que
 ceux de la Dépendance.*

A Mr. T**.

Parce que dans mon loisir j'ai donné quel-
 ques Essais sur les sujets proposés par
 diverses Académies, vous m'invités à conti-
 nuer; mais, *Monsieur*, toutes les Matières
 ne sont pas également utiles ou agréables;
 c'est peu même qu'elles le soient pour les
 autres; il faut encore qu'elles me plaisent,
 ou qu'elles m'intéressent. Come je ne tra-
 vaille guères que pour mon amusement; si
 ce motif me manque, la Plume me tombe
 des mains; car je ne suis pas assés vain pour
 me flater d'instruire le Public, ou de mériter
 le Prix. Il est vrai que le Sujet qu'à choisi
 l'Académie de *Pau* me paroît très digne d'a-
 tention; je me réjouis fort de le voir traité
 aussi bien qu'il le mérite; mais n'attendés de
 moi que quelques Réflexions, que je vai
 hasarder, pour vous satisfaire.

Rien de plus vrai que cette Proposition ,
Les Devoirs de l'Autorité sont plus pénibles que ceux de la Dépendance. Pour s'en convaincre , il n'y a qu'à examiner quels sont ces Devoirs. Les premiers de tous c'est de faire respecter les Loix & la Religion : De là découlent come d'une Source pure l'Ordre , la Subordination , le Repos public , & la Prospérité de l'Etat : C'est ce qui en fait la force & la sûreté. Des Loix foibles ou mal observées donent entrée aux Troubles civils , aux Divisions domestiques , à la plus funeste Anarchie , qui est bien-tôt suivie d'une Tyrannie cruelle , ou de la ruine entière de la Societé. Si les Loix qui sont les Colones de l'Etat , sont ébranlées , & que l'Edifice ne soit plus soutenu par la Religion , peut-il manquer de s'écrouler , & d'écraser les Habitans sous sa chute ? Plus le Gouvernement est foible , plus il faut doner de force à la Religion , qui règle la conduite & les mœurs , & supplée , en quelque sorte , à la débilité des Loix , & à leur peu d'efficacité & d'influence. Que deviendroit un Etat où les Loix auroient perdu leur Pouvoir , & la Religion son Autorité ? Seroit-il autre chose qu'une Pépinière de Brigands , qui s'arracheroient , par la violence , ce qui auroit échappé à la fraude , & à une ruse sourde & criminelle ? Plus de
 su-

sûreté ni de confiance; point de crédit public; la réputation seroit en proie à la Calomnie, & les biens à l'Usurpation. L'Innocence seroit la Victime de l'Opresser; chacun ne seroit occupé qu'à défendre sa vie, ou à attaquer celle d'autrui. Qui voudroit commander à un Peuple qui ne souffriroit ni Loix ni Religion, ou qui n'en recevroit que pour se mettre en droit de les violer impunément? Certainement, s'il y avoit une telle Nation sur la Terre, elle devroit être traitée come une Bête féroce, que la Société condanne à être exterminée, come le Monstre le plus dangereux.

Mais pour faire respecter convenablement les Loix & la Religion, il faut non seulement que les Magistrats & les Souverains les étudient; & les conoissent; mais il faut encore qu'ils les aiment, qu'ils les honorent, & qu'ils s'en remplissent, en quelque sorte, de manière qu'elles soient toujours présentes, à leur esprit, & qu'elles servent de motifs & de règles à leurs délibérations, & à leurs jugemens. Ils ne formeront jamais que des Arrêts équitables, quand de sages Loix les auront dictés; ils seront vigilans, fidèles dans leur administration, sans partialité, & sans avarice, écoutant tout le Monde, afin de pouvoir rendre justice à tous; fermes

quand le Bien public l'exige ; mais sensibles aux maux du Prochain , & portés à le soulager , punissant le Crime , mais pardonnant les fautes , en faveur de l'Humanité , quand la Clémence peut s'accorder avec la Justice. Enfin, le Souverain qui a de la Religion , entre dans les vûes de Dieu, en travaillant au bonheur de ceux qui lui sont soumis ; il trouve sa félicité à les rendre heureux : Il fait que la Puissance n'est pas toujours armée du Glaive , & que la véritable Grandeur consiste moins à répandre l'éfroi & la crainte dans un vil Peuple d'Esclaves , qu'à gagner les Cœurs , & à régner sur des Homes libres & raisonnables.

Les Devoirs du Peuple consistent dans la soumission , l'obéissance & la fidélité ; mais quoi de plus aisé que d'obéir à des Magistrats qui nous chérissent , & que nous regardons come nos Protecteurs & nos Pères ! L'Home desire d'être heureux , & sa soumission fait son bonheur. Il trouve dans ses Chefs ses Modeles ; le bon exemple l'entraîne & le détermine ; c'est une pente douce qui le conduit dans un sentier riant & délicieux. Comment ne seroit-il pas fidèle à des Chefs & à des Guides qui préviennent ses besoins , & qui y pourvoient , qui font fleurir les Arts , le Commerce & l'Abondance , qui ne s'in-

truissent

truissent des Intérêts des Princes, que pour les tourner au profit de leur Patrie, qui tirent parti des préjugés des Hommes, de leurs passions même, pour exciter leur industrie, & développer leurs talens; qui mettent tout en-mouvement, tandis qu'ils sont eux mêmes tranquilles, afin de le mieux régler?

Coment un Peuple ne seroit-il pas zélé pour le service de la Patrie, & de ses Magistrats, quand ses Supérieurs lui font trouver sa propre félicité dans l'observation de ses Devoirs; quand ils dirigent ses besoins, ses vûes, ses projets, son travail, au bien public; quand ils n'exigent sa confiance que pour assurer son bonheur, qu'ils ne se présentent aux Emplois que pour se mettre en état de la mériter, & pour mieux veiller à sa prospérité?

Ha! que les Devoirs de la Dépendance sont faciles, lors qu'on a eu soin de les aplanir; & d'en rendre l'exercice comode & utile! La Dépendance aux Loix & à la Raison a telle quelque chose de dur & de pénible pour un Cœur bienfait? Le calme de l'Esprit en est l'effet & le fruit; on se repose tranquillement, tandis qu'un Maître éclairé veille pour nous. Mais il y a des Gens inquiets qui ne se plaisent que dans le trouble & dans l'orage; tout est perdu à moins qu'ils

ne gouvernent le Vaisseau eux mêmes : Ils veulent faire les fonctions de Pilote , quoi qu'ils soient à peine capables d'être Matelots ; ils croient ne pouvoir se soutenir & s'élever que sur les ruines des autres. Pour établir & fonder leur crédit , il faut détruire & renverser l'Autorité des Magistrats & celle des Loix.

Magistrats ? vos devoirs sont pénibles ; mais importans : Vous êtes les Interprètes des Loix , & vous ne devés voir & n'écouter qu'elles. Votre Cœur doit en imiter la pureté , & ne se laisser séduire , ni par l'éclat des Dignités , ni par la facilité qu'elles donnent de s'enrichir : Vous devés voir autour de vous toutes les Passions , sans en ressentir aucunes. L'autorité n'est respectable que par le bon usage qu'on en fait. On doit la soutenir sans ostentation , come sans bassesse ; reprimer la licence & les abus qui se glissent dans la Police ; porter la lumière dans les sombres détours de la Chicane ; maintenir l'Ordre , la Paix , & l'Abondance. Quelle tâche plus belle , mais plus difficile !



R E P O N S E

De l'Auteur de la Lettre sur l'Inoculation de la Petite Vérole, à celle des Villageois de Buites, inserée dans le dernier Journal pag. 536.

JE répons, je ne sai à qui, & à une Lettre écrite, je ne sai coment. Tout ce que vous m'apprenez, Messieurs, car il paroît que vous êtes plusieurs; c'est que vous avez bien étudié votre *Catéchisme*, que vous n'avez pour tout Science que celle qu'il vous fournit, assaisonnée d'un petit grain de sel, que distribuée avec économie le Bon Sens, ou plutôt la Providence, qui en accorde une médiocre portion à tous les Homes: C'est pourquoi vous demandez humblement, *qu'on use d'indulgence & de suport avec vous, qu'on vous pardonne la rudesse choquante de votre stile;* car dites vous, *nous sommes come confinés au bout du Monde, à peine connus de nos Voisins, en un mot, de pauvres Villageois qui n'ont jamais fait un Sol de dépense pour se guérir de la Petite Vérole & qui s'exposeroient à la moquerie,*

ric,

rie, s'ils faisoient appeler un Médecin. Vous remettez vos Malades à la Providence & à eux mêmes; vous vous conformez à l'usage des premiers Hommes, à qui vous ressemblez par la simplicité: Malgré cela vous avez le plaisir de voir votre Village fort peuplé, & rempli de Gens gais & robustes; vos Enfans n'y dégénèrent point; ils sont forts & vigoureux, parce qu'apparemment vous les faites vous mêmes.

Quelle bénédiction, Messieurs & que vous avez d'obligation à votre tempérament robuste & au bon air de votre Village! Bon Dieu, Quel excellent Pais que celui que vous habitez! Jamais le Pais de Canaan, jadis si renommé, n'en aprocha. Comment! Vivre cent & onze ans, avec toutes ses forces & l'usage de tous ses sens! Ne parvenir à la fleur de l'âge qu'à 70. ans! C'est ramener le tems des Patriarches & le Siècle d'Or. Ce fait est si extraordinaire, que je serois bien en droit de vous en demander, à mon tour, un témoignage authentique, à vous Messieurs, qui êtes si défiants & si incrédules, que vous ne sauriez croire le succès de l'Inoculation, dont tout Genève est témoin, tant qu'on n'en produira pas un Acte en bonne forme, muni de l'approbation du Magistrat. Voila ce qui s'appelle ne se rendre qu'à
bo-

bonnes enseignes. Moi, qui suis moins soupçonneux, je crois, sur votre parole, ce que vous avancez de votre *grand Thomas Petit-Pierre, vrai Modèle de vertus, & qui vous prêche encore*. Je crois aussi très bonement, que vous avez enterré *Pierre Grand-Jean, l'un de vos Communiers, qui avoit III. ans complets, sans en rien rabattre, & qui n'avoit jamais été assés sot, pour faire à les dépens, & sans avoir consulté les Directeurs, la folle épreuve de l'Infection, par laquelle on tente Dieu, en voulant, come les Impies, se soustraire à ses chatimens. Ha! s'il en étoit mort, son Medecin auroit-il été en droit de former de grosses prétensions sur sa bourse? Vous êtes éloignés de le penser; vous déclarez d'avance, qu'en cas de difficulté, si l'on vous faisoit l'honneur de vous prendre pour Arbitres, vous rendriez bonne & brève Justice. Des Gens confinés au bout du Monde n'entendent pas asles la Chicane pour faire languir les Procès.*

Après cela, *Messieurs*, sans faire trop les Prédicateurs, vous nous faites pourtant un petit Sermon, & vous nous dites qu'on peut se préserver de toutes sortes de Maladies, sans l'aide de l'Inoculation, & sans le secours des Médecins, en vivant *Bonne*

manière sobre & laborieuse, en évitant l'Avare, l'excès des Plaisirs & l'Envie: Vous nous exhortez sur tout à fuir le séjour empoisonné des Villes & les Passions qui y règnent, qui rendent le teint cent fois plus laid que ne fait le Soleil à la Campagne. Je suis fort de votre avis, & je préfère, come vous, le séjour tranquille de la Campagne au faste & au bruit tumultueux des Villes. En ceci vos idées ne sont rien moins que grossières: Un Poete a dit :

*La Ville est le séjour des profanes Humains ;
Mais les Dieu aiment la Campagne.*

Je ne fai si les Dévots se sont armés autrefois contre vous, come vous l'assûrés ; mais je vous proteste, *Messieurs*, que je n'ai absolument aucun ressentiment de votre Critique. On me menace d'une autre bien plus sévère & plus savante : Peste ! Ceux qui y travaillent ont meilleure mémoire que vous, & n'ont pas besoin du secours de Mrs les Editeurs de ce Journal, pour se rapeller le nom du fameux Professeur de *Hollande* dont vous cités le témoignage.

Pour me mettre à couvert de cette Ataque, je vai vous dire en confidence, come à mes Amis, ce que je ferai. Je consulterai les plus célèbres Docteurs de *Paris* &

& de *Montpélier*, mais de manière à avoir un rapport favorable à l'*Inoculation*. Vous fa-
vez qu'en interrogeant d'une certaine façon, on peut faire répondre les Gens come l'on veut. Pour me mettre aussi à couvert des Foudres des *Théologiens*, je me munirai de l'approbation de la *Sorbone*, dont je briguerai subtilement le suffrage : Avec ce Bouclier respectable, je braverai toutes les Censures, & je leverai tous vos doutes ; car, dites-vous, *il ne faut pas moins qu'une déclaration claire & expresse d'une Compagnie entière de Théologiens, pour dissiper vos scrupules & vous tranquiliser parfaitement.* Vous voulez absolument acorder vos idées avec votre Catéchisme ; autrement vous êtes *déroutés*, & vous n'êtes pas Gens, ajoutez vous, à *réhausser la Raison* par dessus le Raisonnement.

Je voulois m'en tenir là, & pour me servir de vos expressions, *ne pas réveiller le Chat qui dort* ; mais en vérité, vous maltraités si fort, je ne sai pourquoi, la *Lettre d'une Mère à son Fils*, quoi qu'elle n'eût jamais pensé à l'*Inoculation*, que je ne puis m'empêcher de prendre sa défense, sans m'armer cependant, come *D. Quichotte*, de toutes pièces. Vous en faites une *Sainte*, & elle n'a jamais pensé à s'ériger en *Dévote* :

Il faut même convenir qu'elle ne fait pas si bien son Catéchisme que vous, & qu'elle n'a pas donné le Plan de son Sermon. C'est une Femme du Monde ; mais sage, & qui a bien autant de Sentimens qu'on en trouve dans les Habitans du *Val de Travers*. Sans se piquer de *beau langage*, & sans vouloir trop raffiner, les Leçons qu'elle a donné à son Fils ont été si efficaces, qu'elles ont opéré sa Conversion : Elle a prié Dieu de ne point l'induire en la tentation & de le délivrer du mal. Ses Vœux ont été exaucés ; ainsi Messieurs, soyez tranquilles sur son Salut.

P. S. Aiant encore relû votre Lettre avec attention, j'ai crû devoir me prêter, jusqu'à un certain point, à vos scrupules. Quoique l'*Inoculation* ait constamment réussi ici, & que le succès ait été le même en d'autres Pais ; cependant, pour ne rien risquer, je ne conseillerois pas l'*Inoculation* à une Personne avancée en âge. Quand on est sur la fin de sa Carrière, vaut-il la peine de s'arrêter, pour éviter quelques épines ? Le mieux est d'en courir l'événement.



A U T R E L E T T R E

*Aux EDITEURS, occasionée par celle des
Villageois de Buttes.*

JE viens de lire, MESSIEURS, dans votre Journal du Mois de Juin dernier, une Lettre qui vous est adressée, & qui tend à désapprouver, & à blâmer même l'*Inoculation de la Petite-Vérole*. Permettés, qu'en répondant indirectement à cette Lettre, je me serve de votre Journal, pour manifester mes idées sur cette Matière. Je n'ignore pas que ce sujet a été savamment discuté par plusieurs Persones, qui me sont infiniment supérieures à tous égards; mais dans une affaire aussi intéressante pour le Genre-Humain, on ne sauroit trop écouter les différens avis; & come vous n'avez pas fait difficulté d'imprimer ceux des Villageois de *Buttes*, je me flate que vous m'accorderés la même faveur.

Je remarquerai d'abord qu'il n'est pas surprenant que Mrs. de *Buttes* se récrient contre l'*Insertion de la Petite-Vérole*. En effet, des Gens que les Maux les plus terribles ne font qu'ésfleurer, qui à soixante

& dix ans font seulement à la fleur de leur âge , & conservent la vie, avec la force & la vigueur, jusqu'à Cent & onze ans , des Mortels si heureux ne doivent voir qu'avec indignation une pratique par laquelle on ente une Maladie de propos délibéré, sur un Corps sain. Je ne saurois blâmer leur maniere de penser à cet égard ; je me contente d'admirer leur bonheur & de m'écrier , *Oh fortunati !*

Tous les Homes ne sont pas doués d'un temperament aussi robuste , & ne vivent pas sous un Ciel aussi favorable que les Habitans de *Buttes* ; mais come ils conviennent qu'ils n'ont pas le Bon sens à l'exclusion des autres Homes , c'est ce même Bon sens qui a engagé des Nations entières à adopter l'*Insertion de la Petite Vérole* , que ces Mrs rejettent. Je ne parlerai pas ici des argumens tirés des Catéchismes , car je ne sache pas qu'il y en ait aucun qui traite cette Matière. Je voudrois seulement qu'ils m'expliquassent , (car j'ai l'Esprit un peu lourd) ce qu'ils entendent par ce mot *tenter la Providence* ; & qu'ils me disent si ce n'est pas mépriser la bonté de cette même Providence , que de ne pas faire usage des Moïens qu'elle nous met en main, pour adoucir les Maux auxquels nous sommes

su-

sujet, & pour conserver nôtre vie? Quoique je sois peut être moins Théologien qu'eux j'ose cependant hazarder cette Réflexion. Les autres Objections, que ces Messieurs font contre l'Inoculation de la Petite Vérole, ont été faites il y a long-tems. Prévenu autant que qui que ce soit contre cette pratique, je les ai faites moi même fort souvent, mais l'expérience m'a instruit, & les bons effets que j'ai vû de cette méthode m'ont fait changer d'idées: Je ne répondrai donc à ces objections qu'en exposant les motifs qui m'ont déterminé à adopter *l'Inoculation de la Petite Vérole*. Mais avant que d'exposer ces motifs, il est bon de faire quelques Remarques.

1°. Je conviens qu'on voit plusieurs Personnes parvenir à un grand âge, sans essuier la Petite-Vérole; mais outre que l'expérience nous apprend, qu'on est ataqué de cette Maladie à tout âge, nous observons aussi tous les jours que les Adultes, qui ne l'ont pas eüe, la craignent presque tous extrêmement, & que cette crainte, plus forte que leur Raison, répand souvent de l'amertume sur leur vie.

2°. L'on n'insère pas la Petite-Vérole imprudemment & sans distinction, à toutes fortes de sujets. Sans parler ici des préparations

rations préliminaires, on ne doit pas l'insérer à des Corps infirmes, mal constitués, & trop âgés, dans des circonstances où l'on pourroit craindre quelque contre tems; & la matière qu'on veut insérer doit être choisie & prise d'un Corps bien connu pour sain & exempt de tout autre Venin. Avec un peu de soins & d'exactitude, il n'est pas difficile de suivre ces règles. Je passe aux motifs qui m'engagent à approuver l'Inoculation.

1°. Peu de Personnes parviennent à la Vieillesse sans essuyer la Petite-Vérole, du moins je ne crois pas que le nombre de ceux qui échappent à cette Maladie égale à beaucoup près celui des Personnes qui en meurent à tout âge.

2°. Les Adultes qui n'ont pas eu cette Maladie en sont ordinairement éfrayés lorsqu'ils y pensent, si elle devient Epidémique, leur terreur augmente. Ils fuient de tous côtés, & si dans cet éfroi, elle les ataqe, il est rare que la peur ne la rende pas funeste; c'est dequoi on a plusieurs exemples.

3°. Si l'on attend que cette Maladie vienne naturellement, elle peut surprendre dans des Circonstances qui la rendent très dangereuse; par exemple dans une grossesse fâcheuse, à la suite de l'accouchement, pendant ou immé-

médiatement après quelqu'autre grande Maladie & dans d'autres cas où le Corps se trouve exténué , foible & mal disposé , & peu en état de soutenir une ataque de cette espèce.

4°. Qu'on suppose une Mère de Famille , chère & utile à son Mari & à ses Enfans , qui n'a pas eut la Petite-Vérole , & qui la craint. Dans quel embarras ne se trouvera-t-elle pas , si ses Enfans sont ataqués de cette Maladie ? Abandonera-t-elle ses Enfans , ou s'exposera-t-elle à une Maladie que la frayeur lui rendra peut-être mortelle ? L'alternative est terrible , pour elle & pour sa Famille.

5°. Dans la Petite Vérole naturelle , il arrive souvent que la dépuracion du sang reste imparfaite , d'où suivent des Cloux des Abscess , des Fistules , la carie de quelques Os , des Dépôts sur quelque Viscère &c. Par l'Insertion , on facilite la dépuracion du sang. Dès le moment qu'on y introduit le venin , on ouvre des égouts à la Matière étrangère , & ces ouvertures formées , & entretenues , depuis le commencement jusqu'à la fin de la Maladie sont très propres à prévenir un grand nombre d'accidens.

6°. Enfin l'Expérience , qui doit l'emporter sur tous les raisonnemens , prouve l'avantage de cette Méthode : C'est l'Expérience ;

ce; qui à engagé une Nation puissante & éclairée, à établir chez elle l'Inser-tion de la Petite Vérole. Que l'on consulte les Calculs que l'on a fait en Angleterre, & l'on verra combien cette pratique a conservé de Citoyens à l'Etat. Si l'on compare les symptômes, les accidens & l'issue des Petites-Véroles naturelles, avec ce qui se passe dans les Inocullées tous les suffrages des Experts se réuniront sûrement en faveur de l'Inser-tion.

Je pourois étendre ici le paralelle, & parler de la manière simple & aisée dont se fait l'Inser-tion; je pourois même en parler avec quelque conoissance; mais je n'ai pas dessein de faire une Dissertation dans les formes, il me fust de rassurer le Public contre l'Epouvantail que les Villageois de *Buttes* lui présentent. Je souhaite que mes foibles Réflexions puissent être de quelque utilité à ce Public, auquel je suis dévoué, & par état & par inclination. Je suis avec beaucoup de considération &c.

Du Bastion de Hollande
le 26. Juillet 1751.

PODALIRIUS.

L'ET.



L E T T R E

Aux Editeurs, en leur envoiant l'Ode suivante.

LEs Vers, *Messieurs*, qu'on trouve dans votre Journal de Juin 1751. sur la Démolition des Temples des Chrétiens, & sur les Vœux qu'ils font pour leur rétablissement, m'ont frappé par plus d'un endroit. Je trouve que les grands Sujets élèvent l'Amour, & anoblissent, en quelque sorte, la Poésie. S'ils sont avec cela intéressans, ils émeuvent le Cœur, & produisent ce trouble agréable, qui naît du sentiment. C'est profaner, si l'on peut s'exprimer ainsi, le Langage des Dieux, que de le faire servir à orner le Mensonge, ou la Volupté. Quoi que depuis quelque tems j'aie dit Adieu aux Muses, la lecture de l'Essai sur la Superstition, qu'on trouve dans le même Journal, m'a rempli d'un certain enthousiasme, auquel je n'ai pu refuser d'obéir. J'ai crû qu'après avoir renversé le Fanatisme, il falloit élever sur ses ruines la Vérité; & chanter son triomphe. Cette Matière m'a parû très digne d'attention, & susceptible de toutes les beautés de la Poésie; il ne me manque que les talens de les bien mettre en œuvre &c.



LE TRIOMPHE DE LA VÉRITÉ.

ODE IRREGULIERE.

L'Erreur sur les Humains a soufflé ses ténèbres ;

Et l'Enfer, les couvrant de ses vapeurs funèbres ,
Voudroit anéantir l'Auguste Vérité :

Mais il espère en vain la faire disparoitre ;
Des Cendres des Martirs on la verra renaitre ;
Et sur tous les Mortels répandre sa clarté.

A l'aspect d'un Maître idolâtre ,

Le Flateur fléchit les genoux ;

D'une Idole il fait son Oracle :

Pour moi me proposant un plus digne théâtre ,

Et sachant , à mon Dieu ? que vous êtes jaloux ,

Je ne crains que votre courroux !

Du Monde Séducteur , je briserai l'obstacle ;

Je ne veux point de Dieu que vous.

Que sont ces pratiques frivoles ,

Ce Culte impur , & cet encens ,

Oferts à de vaines Idoles ,

Insensibles à nos accens !

Des Êtres libres , raisonnables ,

Peuvent-ils à des Dieux coupables

Pré-

Présenter des Vœux criminels ?
 Et sans se dégrader lui même
 A quelqu'autre qu'au Dieu suprême
 L'Home devra-t-il des Autels ?

Que peuvent les tourmens, ou l'espoir des délices,
 Sur le Cœur du Chrétien d'un vrai zèle enflammé ?
 Quand d'un amour ardent il se sent animé,
 Sa Foi lui fait braver les plus affreux supplices.
 Il n'a pour Ennemis que l'Erreur & les Vices ;
 D'un feu pur il est consumé.

La Loi sainte est pour lui comme un Eau salutaire,
 Qui le rafraichit & l'éclaire :
 Plus il en boit, & plus redouble sa vigueur.
 Que ne puis-je à longs traits, dans cette source
 pure,
 Loins du Monde & de l'Imposture,
 Puiser le solide bonheur !

Céleste Vérité viens régner dans mon Ame ;
 Graves y tes leçons, avec tes traits de flamme !
 Que l'amour des Plaisirs ne les puisse éfacer !
 Que le Vice honteux redoute ta présence.
 Fais germer les Vertus, protège l'Innocence ;
 Que l'Erreur n'ose en aprocher ;
 Et de mon foible Cœur, qui se trouble & balance,
 Que ta main daigne l'arracher !

Les Fables vont rentrer dans ce profond abîme,
 D'où les avoit tirés l'Ignorance & le Crime.
 Déjà je vois tomber le Fanatisme obscur ;
 Sa voix inhumaine & trompeuse
 Ne prêche plus un Culte impur.
 D'une Doctrine lumineuse
 L'éclat va briller à nos yeux :
 Du Vice & de l'Erreur sa force victorieuse
 Nous ouvre la route des Cieux.

Tel on voit des Nuage sombres
 Le Soleil dissiper les Ombres,
 Et faire luire un Jour serin :
 De ses feux la vive étincelle
 Rend la Terre brillante & belle,
 Et les Fleurs naissent de son sein.

Genève 30. Juill. 1751. J. B. TOLLOT.





L'HOMME D'ESPRIT DANS LA SOCIÉTÉ.

ÉPIQUE DE Mr. CHEVRIER A
Mr. D'ALCOUFFE.

Vous mon Maître en l'Art de penser,
 Dont la saine Raison me dirige & m'éclaire
 D'Alcouffe, en ce Tableau que ma Main va tracer,
 Conduisès mon Craïon, je suis certain de plaire.
 Asses à d'autres déjà par des Vers élégans,
 Ont célébré la gloire & l'amour des Talens ;
 Asses d'autres guidés par un heureux génie,
 Ont montré à quel point Malherbe & Despréaux
 Ont agrandi, par d'immortels travaux,
 L'Empire de la Poésie.
 Mais de tous les Auteurs placés à l'Hélicon,
 Aucun n'a tracé les Maximes,
 Que d'une foible Main mon timide Apollon,
 Vient vous présenter dans ces Rimes.
 Je peins l'Homme d'Esprit dans la Société ;
 Ce qu'il est trop souvent, & ce qu'il devoit être,
 Dans cette Epitre, ou doit régner la Vérité,
 Ami, guidés mes pas & servés moi de Maître.
 L'Esprit, qui ne le sait ! est un don précieux,
 Qu'a répandu sur nous la clémence des Dieux,
 De ce bienfait qui séduit & qui flate,
 Leur main souvent prodigue, est quelques fois
 ingrate ;

Le Ciel avec regret, semble verser ce don :
 Entre mille Orateurs, il n'est qu'un Cicéron.
 Tout fleurit chez les Grecs, mais la superbe
 Athènes,

Ne compte encor qu'un Démosthènes;
 Et la France, toujours des beaux Arts le Berceau
 Au Siècle de Louis, n'a eu qu'un seul Rousseau.

Pourquoi les Dieux, de cet Esprit avarés,
 Ont ils rendus les Talens aussi rares ?

Pourquoi?... Muses arrêtés; d'un regard curieux
 N'allez pas pénétrer dans les secrets des Cieux.

De l'Amour propre, esclaves que nous sommes,
 Un Mérite commun aveugle tous les Hommes.

Du Poëte orgueilleux de ses Vers entêté
 Qui ne sait pas rimer, d'imbécile est traité.

Dans les Calculs abstrait, de la Géométrie,

Le Mathématicien, à l'air sombre & hautain,

Ne donne de l'Esprit, & ne croit du Génie

Qu'à ces Gens ténébreux, qui, le Compas en main

Ne parlent que Problème, & Trigonométrie;

Et le Prédicateur ne connoissant qu'un ton,

Déclame en conversant, come il fait au Sermon;

Sans varier ses tours au gré de la matière,

Pour discourir il n'a qu'une manière.

Le Militaire altier même auprès de Cipris,

N'entretient que d'Assauts & de Forts qu'il a pris;

Et l'Avocat, chargé des lambeaux de l'Ecole,

Nous cite à tout propos & Cujas & Barthole.

C'est ainsi que chacun entiché de son goût,

Entretiënt les Passans du talent qui l'atache,

Quelquefois, mais en vain, de soi-même on se cache
L'air faux perce, on devient uniforme par tout.

On n'a qu'un ton à Paris en Province ;
On parle au Citoyen, tout come on fait au Prince.
Et parcourant ainsi tous les Talens divers.

Vous verrés les Mortels resserrez dans leur Sphère
Ne parler au milieu de la Societé,

Qu'une Langue étrangère,

Qu'un Jargon apreté.

A ce défaut, déjà trop ordinaire,

Succède aussi la fade Vanité,

Si connue aux Auteurs. Tout bouffi d'arrogance,

Le Savant dans un Cercle où règne l'Ignorance

Contre les Sots étalant son pouvoir

Les charge tour à tour du poids de son savoir.

Le Sage jouit-il d'une telle victoire ?

Se flate-t'il de ce Trophée honteux ?

A vaincre un sot, où peut-être la gloire ?

Il faut le plaindre hélas ! Déjà trop malheureux

De céder en aveugle à son pesant génie.

Si l'on veut l'acabler des fautes du Destin,

C'est à l'injure encor joindre la tyrannie,

C'est d'un Home mourant ensanglanter le sein.

Jeunes-Gens, qui des Arts franchissés la Barrière

N'allés pas vous soumettre à des préjugés faux ;

Avec distinction, pour remplir la Carrière

Des Auteurs orgueilleux évités les défauts.

Aplaudissés au goût, répandés la lumière ;

Faites briller par tout la sage Vérité.

Loin des tons durs, & de la Vanité,

*Tracés dans vos Ecrits, cet Art heureux de plaire ;
A ce prix seul, montrés vòtre sublimité.*

*Mais gardés vous d'aller, hérissés de Science,
Débiter en tous lieux & Maxime & Sentence.*

*N'allez pas imiter ces Docteurs fastueux
Qui près d'un Moribon étalent, d'un ton fade,
Les mots savans, obscurs, des Grecs & des
Hébreux,*

Et dont le Langage pompeux

Fait souvent périr le Malade.

*L'Home prudent & doit suivre & le tems & les
lieux,*

De soi-même le Maître,

Hors de son Cabinet l'Auteur doit disparaître,

Pour ne montrer aux yeux de la Société ;

Qu'un Citoyen aimable & rempli de gaité.

Turenne, ce Héros, si connu dans l'Europe,

N'étoit point dans Paris un sombre Misantrope,

Dont l'Esprit surchargé de projets & de plans

Même au sein des Plaisirs, ne traçoit que des

Camps.

C'est ainsi qu'un Auteur au centre du grand

Monde

Sérieux ou badin, mais jamais affecté,

Écartant, sans efforts, la science profonde

Doit se plier au ton de la Société.

Malheureux est celui qui borné dans lui même

Au gré de ses desirs ne peut rompre les fers ;

N'avoir qu'un ton, ne parler qu'un Système

C'est être esclave au sein de l'Univers.



ODE ANACREONTIQUE.

*J'avois promis d'être plus sage ,
 J'en avois fait mille sermens
 J'avois crû , de mon Cœur volage ,
 Terminer les égaremens.*

*Je voulois consacrer ma Vie
 Aux douceurs d'un heureux repos ;
 Déjà de là Philosophie ,
 Je suivois les sombres Drapeaux.*

*Je m'écriois , plein de courage ,
 Je brave l'atrait des faux Biens ,
 Je sors enfin de l'Esclavage ,
 Et brise d'indignes liens.*

*O légère & foible Jeunesse !
 Age de folie & d'erreur ,
 Comment pouvois-tu , dans un Cœur ,
 Donner accès à la Sagesse !*

*Dans le sein de ma fausse paix ,
 Thémire paroît , je soupire :
 Elle me voit , & d'un sourire
 Fait évanouir mes projets.*

*Maintenant près de l'Inhumaine
Honteux , languissant , abatu ,
Je forme de nouveau la Chaîne ,
Que moi même j'avois rompu.*

*Surpris de ma Foiblesse extrême
J'en implore la guérison ;
Mais tout me fuit & ma Raison
Est je crois seduite eüe même.*

*En vain j'ai voulu consulter
Ces sages que Minerve inspire.
Comment les pouvois-je écouter !
Ils ne disoient rien de Thémire.*

*En vain dans les bras d'Apollon ,
Je chercherois à me distraire ;
J'ai beau voler vers l'Helicon ,
Je ne rencontre que Cithère.*

*Dieux ! Qu'ai-je vü ! Quoi tes beaux yeux ,
Ma Thémire , aprouvent ma flamme !
Enfin l'Amour victorieux
Soumet la fierté de ton Ame !*

*De l'ardeur que j'osai nourrir
Je n'aurai dont plus plus rien à craindre !
Ah ! puis que tu daignes me plaindre ,
Je ne pense plus à guérir.*

• GENEVE.

un sens profond, des pensées nobles & élevées, de l'énergie dans l'expression, des comparaisons heureuses & même Poétiques. Tout y découvre une grande Ame, un Ami du Genre-humain; tout y tend à faire aimer la Religion & la Vertu.

J'ai crû pouvoir me dispenser d'en traduire la Préface: Elle est longue pour l'Ouvrage. On y feint que cet Ecrit a été trouvé par les soins de l'Empereur de *la Chine*, dans un Temple du *Grand Thibet*; que le Manuscrit est d'une haute Antiquité, qu'il a d'abord été traduit d'*Indien* en *Chinois*, par un habile *Mandarin*, puis de *Chinois* en *Anglois*, par un Curieux établi à *Pékin*. C'est pour dépaïser le Lecteur & rendre plus naturel le Ton Oriental & tout à fait Original, qui regne dans ce petit Ouvrage: On pourroit bien aussi dans le même but y avoir fait entrer quelques répétitions.

Si la Matière & le tour vous en paroissent intéressans & propres à doner du goût pour la belle & saine Morale, j'aurai Mrs. dequoi remplir pendant un certain tems quelques pages de vôtre Journal.

Encouragé par vôtre indulgence, je travaillerai à doner à ma Trad. la précision & la force dont je sens, en la comparant avec l'Original, qu'elle est encore fort éloignée. Je suis &c.

Genève le 28. Juillet 1751.

.. Mais la Sageſſe de Dieu brille come la Lumière du Ciel: Le Dieu des Eſprits n'a pas beſoin de réfléchir; ſon Intelligence même eſt la Source de la Vérité.

La Juſtice & la Miſéricorde ſont debout devant ſon Trône, ſa Face eſt reſplendiſſante de bienveillance & d'amour.

Qui eſt ce qui reſſemble au Seigneur en gloire! Quelqu'un s'égaleroit-il en pouvoir au TOUT-PUISSANT! A t'il quelque égal en Sageſſe! Et pour la Bonté, qui lui comparera-t'on!

O Home, c'eſt lui qui t'a formé: Il a fixé ton état ſur la Terre; tu dois à ſa bonté tes facultés & tes talens: Il eſt l'Auteur des merveilles de ta conformation.

Ecoutes donc ſa Parole, car elle eſt pleine de grace, & celui qui l'obſerve établira la paix dans ſon Âme.

• PREMIERE PARTIE.

DEVOIRS de l'Home conſidéré en lui même.

Iere. SECTION.

REFLEXION.

Entres en toi même, ô Home & conſidères avec ſoin dans quel but tu as été fait.

Examine tes facultés, tes beſoins, tes relations; tu découvriras par là les Devoirs de la vie, tu ſeras dirigé dans toutes tes voies.

Ne parle & n'agis jamais ſans avoir peſé tes paroles & bien vu la conſéquence de chaque

chose que tu fais : Par là le deshonneur s'enfuira loin de toi, la honte sera étrangère en ta Maison, le repentir n'entrera point dans ton Cœur, & ton Visage ne sera pas altéré par le chagrin.

L'Home inconsideré ne met point de frein à sa langue, il parle à l'avanture, & s'enlace dans la folie de ses propres paroles.

Come celui qui court en hâte & qui faute une Haie peut tomber dans un fossé qu'il n'a point aperçû, ainsi tombera l'Home qui précipite ses démarches, & qui agit sans réfléchir sur la suite de ses Actions.

Ecoutes donc la Voix de la Réflexion, ses paroles sont les paroles de la Sagesse ; tu marcheras sur ses pas en assurance, & tu trouveras la Vérité.

I I. SECTION.

MODESTIE.

Qui es tu, ô Home, pour présumer de ta propre Sagesse, & tirer Vanité des avantages que tu tès aquis ?

Le premier pas à la Sagesse est de reconnoître ton ignorance : Si tu ne veux pas passer pour fou dans l'esprit des autres Homes, défait toi de la folle opinion de ta propre Sagesse.

Come un Habit simple est celui qui pare le mieux une belle Femme, un extérieur modeste est aussi le plus grand ornement de la Sagesse.

L'Home qui parle avec modestie done du

lustre à la Vérité, & la défiance qu'il a de lui même fait excuser ses erreurs.

Il ne s'appuie pas sur sa propre prudence, il pese les Conseils d'un Ami & fait en profiter.

Il ferme son oreille à la louange & n'y ajoute pas foi: Il est le dernier à découvrir ses bones qualités.

Mais come un Voile ajoute à la beauté, les Vertus sont relevées par l'ombre qu'y jette la Modestie.

Mais observez l'Home vain, considérez l'arrogant: Toujours en Habits riches, il se promène dans les Places, il jette ses regards autour de lui, & demande des respects.

Il élève fièrement sa tête & dédaigne le pauvre: Il est hautain avec ses Inférieurs, mais ses Supérieurs à leur tour, se rient de sa folie; & méprisent son orgueil.

Il ne fait aucun cas du jugement des autres, il ne prend conseil que de lui-même, il est toujours confondu.

Il est enflé des Vanités de son imagination; il ne goute de plaisir qu'à s'entendre louer ou à parler sans cesse de lui même.

Il dévore la flaterie, mais le Flateur à son tour en fait sa proie.

III. SECTION.

APPLICATION.

Puisque les jours passés ne reviendront plus, & que ceux qui sont à venir pourroient bien

ne pas te trouver, il t'importe, Oh Home, de bien user du tems présent, sans t'occuper de regrets inutiles sur celui qui n'est plus & sans trop compter sur celui qui n'est pas encore.

Le Moment présent est à toi; celui qui fuit est encore dans le sein de l'avenir & tu ne fais ce qu'il peut t'apporter.

Fais diligemment ce que tu as résolu de faire, & ne renvoie pas au soir ce qui peut s'achever dans le matin.

La Paresse est la Mère de l'indigence & des douleurs, mais le travail de la Vertu amène le plaisir.

La Main diligente éloigne le besoin; l'Homme actif prospère en tout ce qu'il entreprend.

Qui est celui qui s'est amassé des Richesses; qui est parvenu à l'autorité, qu'on voit revêtu d'honneur & de distinctions? Qui est celui dont on publie les louanges dans la Cité & qui trouve sa place dans le Conseil des Rois? C'est celui là seulement qui a banni de chez lui l'Indolence; qui a dit à la Paresse tu es mon ennemie.

Il se lève de bon matin & se couche tard, il exerce son esprit par la Méditation, & son Corps par le travail, conserve ainsi la santé de l'un & de l'autre.

Mais l'Homme paresseux est à charge à lui même; son tems lui pèse, il s'arrête à chaque pas. & ne fait que faire.

Ses Jours s'écoulent come l'ombre d'un

Nuage; il ne laisse rien après lui qui puisse servir de monument à sa Mémoire.

Son Corps est afoibli faute d'exercice; il voudroit agir; mais il n'a pas la force de ce mouvoir; son Esprit est envelopé de ténèbres; toutes ses pensées son confuses; il desire la Science, mais il ne s'y applique point; il renonce au plaisir de manger l'Amende pour n'avoir pas la peine d'en casser le noiau.

Sa Maison est en désordre, ses Domestiques sont dissipateurs & débauchés: On l'en avertit, il le voit de ses yeux, il branle la tête & voudroit y rémédier, mais la vigueur lui manque; la ruine l'enveloppe come un tourbillon; la honte & les regrets descendent avec lui dans le Sépulcre.

IV. SECTION.

EMULATION.

Si ton Ame à soif d'honneur, si ton Oreille est flatée des doux accens de la louange, fors de la poussière dont tu as été formé, portes tes vûes à quelque chose de grand & de loüable.

Le Chêne qui porte maintenant sa tête jusqu'aux nues, n'étoit jadis qu'un Gland caché dans le sein de la terre.

Quelque soit ta Vocation, tâches d'y exceller; Ne te laisses dévancer par personne en Vertu; mais en perfectionnant tous les jours tes qualités, ne portes point envie au mérite d'autrui.

Dédaignes aussi d'abaisser ton Concurrent
 par des voies détournées & malhonnêtes.
 Eforces toi de t'élever au dessus de lui en
 faisant mieux. Cette Emulation pour la su-
 périeurité sera couronnée d'honneur, si elle ne
 l'est pas de succès.

Par une vertueuse Emulation, l'Esprit s'é-
 lève & s'anime; il soupire après l'honneur;
 Come un ardent Coursier, tout son plaisir
 est de fournir sa Carrière :

Come plus on charge le Palmier plus il
 s'éleve, ainsi l'Home animé d'Emulation,
 surmonte tous les obstacles. Semblable à
 l'Aigle il prend son vol dans le Firmament, il
 ose fixer ses yeux sur l'éclat même du Soleil,

L'Exemple des grands Homes se présente
 à lui dans son sommeil; son plaisir est de les
 imiter pendant le jour.

Il médite de grands Dessesins & ne se plaît
 qu'à les exécuter : Sa Réputation vole jus-
 qu'aux bouts de la Terre.

Mais le Cœur de l'Home envieux n'est que
 fiel & amertume; sa langue distille le poison;
 les succès de son Voisin troublent son repos.

Sur son Fauteuil même il est rongé de dépit;
 le Bonheur d'autrui fait sa peine.

Son Cœur se repaît de haine & de mali-
 gnité: Toute tranquillité en est bannie.

Come il n'est capable d'aucun sentiment
 de bienveillance, il croit que les autres sont
 come lui.

Il n'oublie rien pour ravalier ceux qui le surpassent en mérite, il donne un mauvais tour à toutes leurs démarches.

Il est à l'affut, il médite l'outrage, mais la haine des Hommes le poursuit. Comme l'Araignée, il est pris dans sa propre toile.



NOUVELLES LITÉRAIRES.

IL vient de paroître à *Paris* une Nouveauté propre à orner l'Esprit de la Jeunesse, en l'amusant. C'est une Invention singulière, très propre à apprendre la Géographie aux Enfants : On en est redevable à un Ingénieur François, qui est au service de S.A.S. M. le Prince de CONTI. Cette Invention consiste en de petites *Cartes Géographiques*, de la grandeur & de la forme des Cartes à jouer. Sur ces Cartes sont placées les Contrées du Continent, avec les Villes principales de chaque Province ou Royaume. Par exemple, l'*Allemagne*, dans ce Jeu, est partagée en Cercles, dans les quels sont distingués les Souverainetés, les Electorats, Duchez, Comtez, Landgraviats, Baronies, Archevêchez Abaies &c. L'*Angleterre*, l'*Ecosse*, l'*Irlande*, la *France*, l'*Espagne* &c. sont divisées à peu près de même, & ainsi de tous les autres Pais du Monde. Voilà pour les Cartes & voici la construction du Jeu.

Le Roi & la Dame y sont désignés, en partie par des Têtes couronnées, & le Valet par un Châpeau ou Bonet à la mode du Pais dont la Carte porte le nom. Au dessous de cette Figure il y a un Cartouche, sur lequel est en tête le nom de la Ville principale, & celui de la Rivière ou Port de Mer sur lequel elle se trouve située: Plus bas, dans le Cartouche du Roi, sont les bornes de l'Empire, du Roïaume, ou des Provinces dont la Carte porte le nom. Dans le Cartouche de la Dame, on voit la division de ces mêmes Etats; & dans celui du Valet se trouvent les noms des principales Rivières qui les arrosent. La Carte, qui représente l'As, porte au centre, l'Ecu des Armes de l'Empire, Roïaume, Province, dont elle porte le nom, blazonées selon les règles ordinaires du Blazon; ainsi il ne faut pas avoir égard à la couleur qui est dessus; elle ne sert qu'à faire conoitre la couleur avec laquelle elle doit aller. Les As du Jeu des quatre parties du Monde sont diférens, parce qu'il n'y a point d'Armes particuliéres de ces quatre parties. Par cette raison, pour les rendre plus conformes aux autres, on a mis un petit Cartouche, dans le centre de la Carte, sur lequel est une Figure hiéroglyphique, qui représente la partie du Monde dont il s'agit. Dans le même Cartouche est le nom d'une

Ville, avec celui de la Rivière qui y passe. Au dessus & au dessous de ces Cartouches & des Ecus, on a eu soin de marquer la fertilité du Pais & son Commerce. Il y a de plus dans les Rois, Dames & Valets, des-détails plus particuliers, tels que la distance de la Ville, qui est au haut du Cartouche, à la Capitale &c. A l'égard des autres Cartes, telles que les dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, elles sont désignées, par leur nombre de points, qui représentent autant de Villes, de Bourgs, avec leurs noms, Rivières, distances de la Capitale; & à l'accolade le nom de la Province, Généralité, Principauté, Duché, Comté &c. dont la Ville ou le Bourg dépend.

C'est ainsi que pour faciliter l'Etude à la Jeunesse & leur en inspirer le goût, on cherche à la leur présenter sous des Jeux, qui l'instruisent en l'amusant. Il seroit bien à désirer pour les jeunes Gens, qu'une Invention qui paroît si belle & si utile, eût autant de vogue que les Jeux de la *Comète* de l'*Ombre*, du *Quadrille*, du *Reversis*, du *Lansquenets*, & de quantité d'autres dont le moindre mal est la perte irréparable du Temps, dont si peu de Persones conoissent le prix inestimable.

M. le Chevalier de *Cogollin*, qui a servi avec distinction dans la Marine, vient de doner en Vers François, la *Fable d'Aristée*, ce fameux & bel Episode, qui se lit dans le IV^{me}. Livre des *Georgiques de Virgile*. Ce Morceau fait beaucoup d'honneur à son Auteur. On y trouve dans nôtre Langue le feu & les beautés du Poete Latin. A l'imitation de *Virgile* qui finit ce IV. Livre, par l'Eloge d'AUGUSTE, M. le Chevalier de *Cogollin* termine sa Traduction, par des Vers à la louange de S. M. le Roi de *Prusse*, à qui elle est dédiée. Voici come il s'énonce.

*Tandis que dans ces Vers, par de foibles efforts,
 Ma Muse, de Virgile imite les acords,
 Le front cinq fois orné des mains de la Victoire,
 FREDERIC, Esprit né pour tout Ordre de Gloire,
 Roi, Juge, Citoïen, Général & Soldat,
 Gouverne, pèse, agit, délibère, combat,
 Du Dédale des Loix perce la Nuit obscure,
 Rend fixes de THEMIS le poids & la mesure,
 Des Chrétiens divisés réunit les Autels,
 Règne par ses Bienfaits sur le Cœur des Mortels,
 Protège les Beaux Arts, les chérit, les conserve,
 Et dans le Champ de MARS fonde un Temple
 à MINERVE.*



PARTICULARITEZ

Singulières & originales d'un Riche Avare, décédé à PARIS, le Mois dernier ; extraites d'une Lettre du 23. Juin.

MR. de N****. d'une des plus riches Familles du Roiaume, étoit possédé d'une si sordide Avarice, que, pour se soustraire aux dépenses auxquelles son état l'engageoit naturellement, il avoit disparu depuis plus de 40. ans du Grand Monde, & il y auroit été absolument inconnu, si l'approche de la mort n'avoit enfin levé le Rideau qui le cachoit depuis si long-tems à sa Famille. Voici de quelle manière.

Un Notaire de cette Capitale fût apellé, il y a quelques Semaines, pour recevoir les Dernières Volontés & le Testament d'un Particulier, qui étoit à l'Article de la mort, & qui n'atendoit que cet Acte pour faire le grand Voiage. Il se rend aussi-tôt auprès du Moribond, avec la Personne qui étoit venue l'avertir, & qui le mena dans une des plus petites Maisons où il fût jamais entré de sa vie. C'étoit à l'extrémité du Fauxbourg *St. Marceau*, Quartier, qui n'est habité que par des Gens du plus bas ordre. Arrivé dans ce Taudi, le Guide, qui le conduisoit, le fit montrer dans un Grenier

par un méchant Escalier , qui étoit un vrai Casse-cou. Là il trouva , sur un mauvais Grabat , un Home sec , décharné , & presque prêt à expirer. Le Notaire fût très étonné qu'on l'eût fait venir si loin pour un semblable sujet , dont il croioit que tous les Biens , tant Meubles qu'Immeubles , ne seroient pas suffisans pour paier ses peines. Pour se tirer honêtement de ce mauvais pas , il prend pour prétexte , qu'il ne peut recevoir ce Testament sans avoir encore avec lui un de ses Confrères , dont il faudra aussi paier la vacation. Tout avare qu'est le Moribond , cette proposition ne l'éfraie point. Il saisit un vieux foulièr avec lequel il frappe sur le Plancher , & un moment après on voit paroître une Vieille Femme , qui sur ce que dit le Notaire va chercher aussitôt celui de ses Confrères qu'il lui indique.

Celui-ci , étant arrivé , n'est pas moins étonné de se trouver en un Lieu , qui lui paroît un vrai Coupe-gorge. Nos deux Tabellions interdits , & ne sachans que dire , atendoient patiemment le dénouement de cette Scène. Enfin le Moribond leur aiant dit le sujet pour lequel il les avoit fait venir , on comença à dresser l'Acte Testamentaire. On fait , sur le Papier , une longue énumération de belles Maisons que le Testateur avoit dans les meilleurs Quar-

tiers de Paris , de quantité de bones Terres qu'il possèdoit à la Campagne; mais ce qui étone encore plus les Notaires , est la Déclaration d'une Some de *Cinq Mille Louis* , qu'il leur fait voit dans un Cofre plus vieux & plus antique qu'aucune des Reliques de *St. Denis*.

Les Notaires , qui jusques là , avoient crû que le pauvre Moribond avoit le transport au Cerveau, tombèrent de leur haut, lors qu'ils virent un Home, qui possèdoit tant de Richesses, dans un endroit & dans une situation si misérables. Ils lui demandèrent auquel de ses Parents, il laissoit tous ces Biens? *A aucun*, leur répondit-il, *car ils n'en ont pas besoin. Ils sont tous bien plus riches que moi; & quelque soin que j'aie eu d'économiser, je n'ai jamais pû en amasser autant qu'ils en ont. Peut-être y serois je parvenu si j'avois encore vécu une dizaine d'Années; mais come il y a aparence que cela n'arrivera pas, je veux disposer du peu que j'ai en faveur de la Personne que vous allez voir.*

Alors le bon Home, donant, une seconde fois, de sa Savate sur le Plancher, on vit paroître, un moment après, une Fille âgée d'environ 17. ans, belle come le jour, & qui étoit la Fille de la pauvre vieille Femme qu'il avoit apellée d'abord; aussi étoit-elle mise d'une manière fort simple. *Messieurs*, dit-il aux Notaires, lors qu'elle fût

arrivée, voila l'aimable *Enfant* à qui je laisse tout ce que je possède dans le Monde, & que j'aurois épousée, sans la *Maladie* qui va me mettre au Tombeau. Elle m'a servi avec autant de fidélité qu'elle a de Vertu. Il est juste qu'elle en reçoive la récompense. A ces mots le Malade signe le Testament, fait paier les Notaires, qui aiant vû sa signature, ne furent pas peu étonés d'y trouver le nom de Mr. de N****, dont ils conoissoient très bien la Famille, qui fait à *Paris* une des plus brillantes figures.

Ils n'eurent rien de plus pressé, que de doner avis aux Parens du Testateur, de ce qui venoit de se passer. Ils acoururent tous, dans l'intention & l'espérance de lui faire révoquer la Donation qu'il avoit faite; mais il n'étoit plus tems; & au moment qu'ils arrivèrent, l'Avare venoit d'expirer d'une Maladie que sa lésine lui avoit ocasionée, & pour la guérison de laquelle il n'avoit pas même voulu apeller de Médecins, crainte de la dépense.

Peut on porter plus loin la folie & la sordité de l'Avarice? Non sans doute, si on n'en excepte un Original Anglois de la même espèce & avec de pareils sentimens, qui nous fournit des traits non moins extravagans, dont nous ferons part à nos Lecteurs le Mois prochain, tels qu'ils nous ont été envoiés d'Angleterre.



LOGOGRIPHE

*Par lequel, sans aucune combinaison de Lettres,
les sujets désignés se trouvent naturellement
arrangés dans le mot proposé.*

L'On me voit tout entier en Ville, à la Campagne,
Le tiers en Italie, & deux tiers en Espagne,
En Cuisine à moitié; l'autre nombre le Temps:
On me prend, sans mon Chef, dans les hauts Différens
Par des Combinaisons, j'aurois droit de m'étendre;
Mais peut-être qu'aussi l'on pourra moins m'entendre.

L A M O D E est le mot de l'Enigme du Mois passé.

T A B L E.

D ialogue entre Socrate & Déméas simple Citoyen d'Athènes.	Pag. 3
Explication de quelques Passages de l'Ecriture Sainte, par des Coutumes anciennes.	28
Reflexions sur les Devoirs de l'Autorité & de la Dépendance.	51
Réponse aux Villageois de Buttes sur l'Inoculation de la P. Vérole.	57
Autre Lettre sur le même sujet.	63
Lettre aux Editeurs, en leur envoyant une Ode.	69
Le Triomphe de la Vérité, Ode.	70
Epiire de Mr. Chevrier à Mr. d'Alcouffe.	73
Ode Anacréontique.	77
L'Oeconomie de la Vie humaine, Ouvrage moral traduit de l'Anglois.	79
Invention d'un nouveau Jeu de Cartes pour apprendre la Geographie.	88
Vers du Chevalier de Cogollin sur un endroit de Virgile & sur le Roi de Prusse.	91
Particularités singulières d'un riche Avaré.	92
Logogriphe.	96